

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée.
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

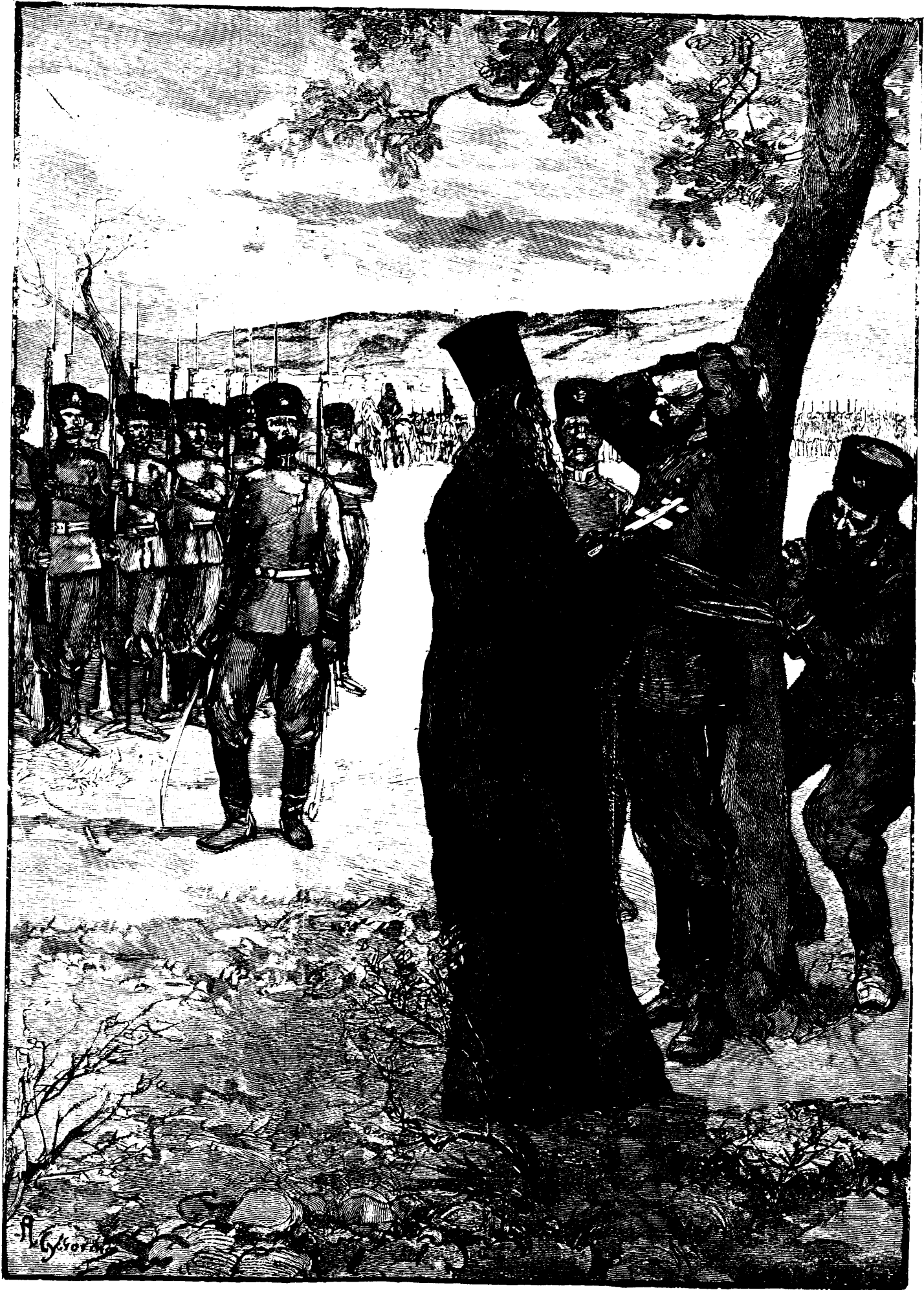
Un an, \$3.00 - - Six mois, \$1.50
Quatre mois \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 328.—SAMEDI, 16 AOUT 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SOFIA (BULGARIE). — L'EXÉCUTION DU MAJOR PANITZA SUR LE CHAMP DE MANŒUVRES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous par Léon Ledieu.—Chronique : Le moraliste, par Catherine Parr.—Elle et Lui, par Pierre Bédard.—Les Esquimaux de la côte de l'Alaska (avec gravures).—L'exécution du major Panitza.—Nécrologie : M. A. B. Longpré.—Rien que deux livres, par E. Z. Massicotte.—Littérature : La mort d'un juste, par Jules Saint-Elme.—Les écrivains de toutes les littératures : Portrait et biographie de Longfellow.—Astronomie : La canicule, par Gabriel Dallet.—Poésie : Virelai, par Emmanuel.—L'alphabet du mariage.—Feuilleton : Le Régiment (suite).—Faits scientifiques, par Octave Cuisset.—Une aventure de chasse.—Propos du docteur.

GRAVURES : L'exécution du Major Panitza sur le champ de manœuvres, en Rougarie.—Les Esquimaux de la côte de l'Alaska ; Ornaments du menton ; Femmes et enfants ; Une hutte ; Tombeaux ; Une beauté.—Portrait de M. A. B. Longpré, décédé.—Au lac St-Jean : Groupe d'indiens Montagnais.—Gravure du feuilleton.

NOS PRIMES

Les principales primes réclamées jusqu'à ce jour pour le dernier tirage, l'ont été par M. J. A. Morin, orfèvre, Saint-Hyacinthe, \$50.00 ; M. Alfred Saint-Pierre, rue Knox, Pointe Saint-Charles, \$15.00 ; Edmond Lafleur, 4, rue Burton, Québec, \$5.00 ; J. U. Lanoix, 571, rue Rivard, Montréal, \$1.00 ; Madame André Blondin, 1605, rue Saint Jacques, Sainte-Cunégonde, \$2.00.

La liste complète des primes paraîtra la semaine prochaine.



SOLÉ sur une des nombreuses pointes qui déchirent, dentellent et piquent la côte nord du Labrador, je ne songeais tout d'abord qu'au plaisir que j'aurais de vivre quelques semaines éloigné de tout contact possible avec mes contemporains, sans journaux, sans nouvelles, sans entendre parler de politique, de médecine ou de musique, quand je me suis aperçu bientôt que ces ennuis du monde soi-disant civilisé sont devenus des besoins pour nous.

Deux, trois, huit jours se passent sans que l'on songe à autre chose qu'au bonheur de vivre au grand air, de respirer à pleins poumons, de courir le long des grèves et, le soir, d'écouter couché sur le sable la grande voix de la mer qui soupire, gronde ou gémit ; puis, un beau matin, on s'éveille en se demandant ce que l'on fait là-bas, ou plutôt en haut, à Montréal, à Québec, et plus loin à Paris, à Londres, partout, et c'est alors que l'on constate combien l'*Electeur*, la *Patrie*, la *Presse*, etc., ou tout autre papier nouvelles nous manque, pour nous renseigner sur les faits et gestes de nos amis et de nos ennemis.

J'étais justement dans cet état d'esprit quand je demandai un jour à l'employé du télégraphe, le seul chef de famille blanc qu'il y ait à la rivière Ste-Marguerite, si l'on connaissait le résultat de l'élection du comté de Gaspé, où la lutte, m'avait-on dit, à Québec, devait être assez chaude et d'une certaine importance.

—L'élection de Gaspé, me répondit mon hôte, je ne sais pas.

—Comment, vous ne savez pas que l'on a dû élire un député avant-hier dans ce comté ?

—Non, monsieur, ici on ne s'occupe jamais de ça. Sur la côte nord on ne vote pas, alors vous comprenez...

—Vous ne votez pas ?

—Non, depuis Tadoussac jusqu'à Blanc Sablon personne ne vote et ne s'occupe de politique.

—Alors que le gouvernement soit bleu ou rouge, cela vous est parfaitement égal ?

—Tout à fait. Ce que nous demandons c'est que, durant l'été, la mer ne nous soit pas trop dure, que la morue, le hareng, le maquereau et le homard soient abondants et que, la neige arrivant, le gibier ne soit pas rare dans les bois ! Malheureusement, la pêche devient de plus en plus mauvaise, le poisson semble fuir la côte et, vous savez, quand il n'y a pas de poisson, il faut jeûner. C'est alors que nous demandons au gouvernement de nous empêcher de mourir de faim.

* * * Heureuses gens, direz-vous.

Oui, il est vrai qu'ils n'ont pas un journal, pas un médecin, deux pianos à peine, sur un développement de côtes de plus de huit cents milles et une étendue de territoire de près de la moitié de la France ; on s'y fait.

On lit peu ou point, on meurt là comme ailleurs mais on est rarement malade, et quand à la musique, on n'en sent même pas l'absence. Tout le monde s'accorde, c'est la meilleure harmonie désirable.

Il y a bien un juge pour tout cet immense territoire, il visite les endroits habités trois ou quatre fois l'an peut être, mais c'est moins une cour qu'il tient, qu'un lit de justice, à la manière du bon roi Saint Louis qui décidait les différends de ses sujets, assis sous un arbre, sans huissier, ni greffier, dit-on.

On ne peut du reste pas même y plaider de questions de mur mitoyen, puisque personne n'a de titres de propriété. Chacun s'installe où il veut, bâtit, cultive un peu parfois, bref se taille un petit domaine, mais jamais il n'en est le propriétaire absolu, ayant des droits indiscutables et pouvant les transmettre à ses héritiers.

Il y a évidemment là une réforme à opérer, car la population augmente légèrement ; nombre d'Acadiens des Iles de la Magdeleine émigrent et viennent s'établir dans la "Norvège des Canadiens-Français", chassés qu'ils sont par les difficultés que leur cause le système de tenue des terres, et il ne faut pas qu'ils aient à souffrir d'autres ennuis, au sujet de leurs propriétés, dans le nouveau pays qu'ils ont choisi.

* * * Cette côte nord sablonneuse et rocheuse, si rébelle qu'elle soit à la culture, aura toujours cependant la qualité qui lui a valu son nom.

Ce nom de Labrador, dit Onésime Reclus, semble la corruption de "bras d'or" ; nos marins normands, bretons, saintongais, désignaient ainsi, à l'époque des grandes découvertes, les baies de sûr abri, de facile accès : tels le Grand Bras d'or et le Petit Bras d'or qui traversent l'île du Cap Breton d'ouest en ouest.

Il y a en effet de très belles baies tout le long de la côte, et celle des Sept Iles est la plus remarquable, bien qu'elle ne soit pas, tant s'en faut, la plus belle rade du monde, comme l'ont prétendu certaines personnes.

La baie des Sept Iles ne sert pas à grand chose jusqu'à présent, mais les vingt familles qui l'habitent en y vivant médiocrement, très médiocrement, ont foi dans l'avenir de ce petit coin de pays et j'ai même été témoin d'un fait qui illustre ce rêve dont la réalisation me semble encore bien lointaine.

M'y trouvant un soir de la semaine dernière, en quête d'un gîte, un Septilois me dit :

—Il y a bien M. Davis, le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui vous recevrait, il pourrait vous donner un bon souper, mais ce sont les *bed's* qui manquent.

—S'il n'y a pas de lits, en effet, cela n'est pas très commode.

—Pour le moment c'est encore comme ça, mais soyez tranquille, l'année qui vient ça va changer et c'est moi qui recevrai tous les voyageurs.

Je le fis causer, et ce brave homme me raconta qu'ayant fait quelques économies, alors qu'il était employé de la compagnie de la Baie d'Hudson, il venait de se décider à les employer à ajouter une grande aile à sa maison, de manière à fonder un hôtel pour les clients que lui amènera bientôt le chemin de fer.

—Le chemin de fer ! m'écriai-je stupéfait, mais d'où voulez-vous qu'il vienne ?

—Mais, de Québec. J'ai lu dans un papier que l'on allait construire un chemin de fer jusqu'ici et que la baie des Sept Iles serait le port d'hiver du Canada.

J'avais bien envie de lui donner le conseil d'attendre encore un peu avant de faire des dépenses aussi fortes pour sa position financière, mais un geste m'arrêta.

—Voyez, dit-il en cessant de ramer et en me montrant une maison sur la côte, c'est là que je bâtis.

L'aile est presque terminée ; inutile de détruire le rêve de ce brave homme, le réveil viendra toujours trop tôt.

* * * Onésime Reclus, dont j'ai cité quelques lignes tout à l'heure, croit aussi à l'avenir de cette contrée, car il s'exprime ainsi dans son livre admirable, *La terre à vol d'oiseau* :

... "Elles sont grandes, sombres, terribles, les rivières labradoriennes, en lutte éternelle contre la pierre de leur vallée dans les gorges qui séparent leur mille et mille lacs : Betsiamite, rivière aux Outardes, Maniconagan, Moisie, Manitou, qui tombe dans l'estuaire au dessous d'une cascade de 35 mètres, Romaine dont un saut serait comparable au bord du Niagara, Natchcouan, rivière aux Esquimaux, ces courants qui sont de petits Outaouais trouveront des admirateurs quand les Canadiens ouvriront des vallées, aujourd'hui rarement parcourues. Dans les plaines qu'ont déposées ces rivières et sur le tour de beaucoup de leurs lacs, la terre est féconde, sous un ciel encore capable, quoi qu'on en ait dit, de dorer des moissons. Et maintenant on leur prédit les champs, les prairies, les hommes qu'on leur a longtemps refusés".

Il ne faut cependant pas trop se faire d'illusions, ni être trop enthousiaste à ce sujet, mais bien voir les choses telles qu'elles sont.

Jamais le Labrador ne sera le grenier d'aucun peuple, mais entre l'abondance et la stérilité il existe un terme moyen que l'on pourra peut être atteindre, à peu près, en déployant beaucoup de courage, d'énergie et d'efforts constants. Toutefois il ne faut pas se le dissimuler, on se heurtera toujours contre l'aversion native qu'ont les pêcheurs pour la culture.

Je viens de voir du blé récolté l'an dernier à la rivière Pentecote, il est petit, mais enfin on peut en faire du pain. On a semé au même endroit de l'avoine, des pois et tout est arrivé à maturité. Un cultivateur de la rive sud est même venu s'y établir et il affirme que la terre est bonne et qu'il se tirera d'affaire.

Aux Sept Iles il y a d'excellente terre au fond de la baie, mais personne n'y habite, vu l'éloignement de la haute mer.

Dans la bande de terrain habitée on y récolte quelques pommes de terre, mais il y gèle dès les mois d'août.

À la Pointe aux Esquimaux, on voit quelques maigres jardins potagers, mais la pomme de terre y vient assez bien.

Au reste, je prends des notes en passant partout et vous les communiquerai si cela peut vous intéresser.

* * * Reclus ne nomme pas la rivière Ste-Marguerite et pourtant elle mérite l'honneur d'être citée.

Cette rivière, qui serait un fleuve en Europe, a près de cent lieues de longueur et arrive à la mer par bonds énormes dont l'un a près de 80 pieds de hauteur. On l'a donnée comme rivière à saumon, mais ce poisson ne s'y trouve pas, impossible qu'il

lui est de remonter la chute trop élevée qui se trouve à quatre milles de son embouchure.

La rivière Brochu, qui ne figure pas sur la carte, est une des rivières à truites les plus remarquables que j'ai vues. Deux de mes amis en ont pris 350 en trois heures, les plus grosses pesant deux livres et demi, les plus petites près de une livre.

Un mets royal est la truite de mer fumée, et Louis XIV qui aimait tant le hareng saur, très rare de son temps, s'en délecterait s'il allait sur les bords de la rivière Brochu ; . . . mais il est mort sans connaître ce poisson délicieux.

* * En arrivant aux Sept Iles, je me suis trouvé en plein camp sauvage, c'était l'époque de la mission annuelle, et près de trois à quatre cents peaux rouges s'y trouvaient rassemblés.

Parmi eux, plusieurs idolâtres qui descendaient pour la première fois au bord de la mer et que le Père Babel, oblat, a baptisés.

Le Père Babel, suisse, de Genève, est en Canada depuis trente neuf ans, et a toujours vécu au milieu des sauvages qu'il aime et qui lui rendent en respect et en dévouement l'amitié qu'il éprouve pour eux.

Je lui demandai s'il éprouvait parfois le désir de revoir sa patrie.

—A quoi bon, me répondit-il, tous mes amis sont morts, et je ne sais si je pourrais reconnaître mes frères qui vivent encore, mais que j'ai quittés depuis si longtemps. Et puis, je suis tellement habitué à la vie que je mène, qu'il me serait difficile de me plaire en Europe. Parfois, de loin en loin, je vais à Québec, mais au bout de quelques heures j'étouffe, mes poumons manquent d'air, et je me hâte de revenir à la côte.

Ces braves sauvages, je vous parlerai d'eux plus longuement, j'ai recueilli des renseignements très intéressants.

Lein Ledren



PAS DE MORALE, DES FAITS

...Qu'est-ce qu'un moraliste, si ce n'est un être qui prêche dans le désert ?

—C'est pourquoi je me garde bien d'être moraliste ; je me borne à vous raconter des faits, lorsque j'en connais, ou à vous communiquer des idées lorsqu'elles me passent par la tête.

Celles d'aujourd'hui m'arrivent à la suite d'une conversation entendue, il y a peu de jours, entre deux auteurs, dont l'un, très en vogue, vend ses livres et ses articles de façon à devenir riche, et l'autre, peut être plus honoré pour son vrai mérite littéraire, végète, dans un demi-oubli de ceux qui le connaissent, et à coup sûr très inconnu de la grande foule des lecteurs.

—Vous êtes tout simplement, mon cher, un imbécile, disait le premier à son triste interlocuteur. A quoi vous sert-il d'écrire des chefs-d'œuvre, si vos livres ne sont pas lus !

—Ils vivront plus tard, répondit le second, quand on aura appris à lire et à penser.

—Ah ! vous êtes de ceux qui écrivent pour faire vivre leurs livres ! Eh bien moi, mon cher, je pense le contraire, et j'aime mieux que mes livres me fassent vivre ! Ah ! continua-t-il en riant, que m'importeraient les honneurs qui me serait rendus plus tard par la postérité, si je mourais de faim pendant que je travaille !

Quelle réflexion cette boutade doit-elle faire naître dans notre esprit ? N'est-elle pas la preuve absolue que le goût du public est perverti, soit parce que l'on arrive à rencontrer une preuve infidèle des passions mauvaises que l'on trouve en soi-

même, soit que l'on se soit trop habitué à une littérature malsaine, dont les épices flattent des palais blasés par l'habitude de s'en nourrir.

Ils se trompent les auteurs qui prétendent qu'ils sont obligés, pour se faire lire, de s'abaisser au niveau intellectuel de leurs lecteurs ; ils ne sont alors que de bas flatteurs, aimant mieux, comme ce que je venais d'entendre, vivre de leurs livres que de les faire vivre.

Ils se trompent aussi les lecteurs qui s'étonnent, s'indignent devant cette littérature contemporaine, qui rampe si bas, qu'il faut presque se mettre dans la fange pour arriver à son niveau.

Nous sommes tous les complices de ce mal et de cette dépravation et l'auteur qui ne veut que courir à la fortune, et le public qui l'aide à y arriver.

Et peut-être aussi un peu les journaux qui, largement payés pour la réclame, exaltent des œuvres démoralisatrices qu'ils engagent à lire, sans se préoccuper le moins du monde des désastres qu'ils peuvent produire.

Ceux-là aussi veulent, quand même, vivre de leurs lignes, comme les premiers de leurs livres.

Au risque d'amener des sourires railleurs et des haussements d'épaules, je dirai : Est ce qu'ils ne s'intéressaient pas souvent à la lecture de Paul et Virgine, aux malheurs de Cymodocée ou aux ravissements d'Atala, ceux qui nous ont précédés dans la vie, et qui s'attristaient et pleuraient avec Werther, lorsque nous n'arrivons, aujourd'hui qu'à frémir de peu ou d'horreur, ou à nous sentir excités par les plus mauvaises passions !

Que faudrait-il pour remettre à la place d'où nous la tirons toute cette fange dangereuse qui fait à tous la plus déplorable des éducations ?

Comme cause morale, il faudrait le dégoût des lecteurs, communiqué et amené par ceux qui, lisant beaucoup, peuvent comparer et juger.

Comme cause physique, il faudrait des éditions et des bibliothèques à un tel bon marché, que tout le monde, même ceux qui ne peuvent rien donner au luxe, puisse acheter de bons livres et les lire, quand on ne fait cela, au contraire, que pour les productions mauvaises données, distribuées, et dont le public s'empare avec avidité, s'en repaisant comme font les enfants, du jouet que, sans discernement, on leur jette en pâture.

—Et oui certes, vous avez raison, mille fois raison, me semble-t-il entendre de toutes parts comme un long cri d'approbation : mais que puis-je faire à cela, moi seul, moi qui n'ai que mon opinion et mon sentiment devant les opinions et les sentiments contraires de la foule ?

Essayez seulement, et vous ne tarderez pas à voir quel en sera le résultat !

Laissez de côté le livre que vous avez jugé mauvais, et vos fils et vos filles se demanderont pour quoi vous ne le lisez pas.

Laissez le mauvais livre, et votre esprit reposé, votre cœur dégonflé d'un reproche presque inconscient jusque-là, vous conduiront à prendre celui qui les guidera d'une façon moins passionnée peut-être, mais à coup sûr plus honnête.

Cet exemple, d'abord unique, ne pourra manquer de trouver des imitateurs.

Car, si parmi ceux qui paraissent s'étonner et s'indigner, il en est quelques-uns qui manquent de bonne foi ou de sincérité, il en est de sincères, au contraire, qui laisseront de côté non seulement les crimes abominables qui ont presque pris la mission d'enseigner la manière de les commettre, mais aussi ces passions mauvaises devant lesquelles nous devrions fermer les yeux, pour ne les ouvrir que devant les sentiments nobles que peut faire naître l'amour du beau et du vrai, que nous ne pourrions acquérir que par une éducation nouvelle.

Triste fin de siècle, qui nous fait désirer plus ardemment l'arrivée de celui qui va venir !

CATHERINE PARR.

ELLE ET LUI !

Ils étaient beaux, jeunes, pleins d'illusions dorées de rêves heureux et charmants !

Enfants ils s'étaient connus ; avec les années leur amitié n'avait fait que grandir ; pour eux, ce n'était plus une de ces unions basées sur des qualités ou une similitude de goût, car l'amour avec

son feu divin, ses nobles aspirations, son sublime langage, s'était emparé de leur être, et consumait de son ardente flamme ces deux cœurs que les chagrins n'avaient pu encore blesser.

Quoi de plus beau, de plus grand que ce lien mystérieux qu'on appelle l'amour ! De combien d'exploits fameux, de faits héroïques, d'actions sublimes et admirables dont il a été le principal moteur ? N'est ce pas avec lui que la religion du Christ a fait le tour du globe et élevé ces temples immenses où un peuple de frères vient se prosterner devant le Dieu qui régit l'univers ?

Elle et Lui semblaient ne plus appartenir à cette terre de misères et d'infortunes ; vivant dans les régions élevées qu'embaument les plus doux parfums de l'amour, ces deux âmes s'étaient fondues, en une seule, possédant ainsi les mêmes desirs, ressentant les mêmes sensations ! Ils buvaient avec ivresse à la coupe du bonheur, et lorsqu'on rencontrait sur la route ces deux jeunes gens se disant à l'oreille de bien douces choses, on ne pouvait s'empêcher de dire : "Qu'ils sont heureux !"

Hélas ! le bonheur ici-bas c'est le papillon qui frôle de ses ailes toutes les fleurs sans s'y reposer, c'est l'oiseau qui, dans son vol rapide, passe et repasse devant nos yeux, et disparaît pour toujours, c'est la rose, belle et éclatante, qu'une main cruelle arrachera de sa tige.

Confiants dans leur destinée, ils s'étaient fiancés, et le vieux curé de leur village, lui qui les avait baptisés et s'était plu à les encourager dans cet amour si pur, les avait unis avec joie, mais Dieu avait des desseins secrets sur eux.

Leur mariage avait été fixé au 30 octobre ; elle, après un assez long voyage qu'elle fit avec son père tomba gravement malade.

Bientôt, ces joues creuses et pâles, cette voix sourde et à peine distincte, ce regard d'un éclat extraordinaire, ce flot de sang qui, après une toux opiniâtre, montait à sa bouche et humectait ses lèvres blanches, tout annonçait chez elle les terribles ravages de la consommation.

Lui, quoique brisé par le chagrin, n'avait point cependant perdu toute espérance : "Dieu, se disait-il, ne peut me ravir cette âme."

On était arrivé au 30 octobre ; un silence mystérieux planait sur la campagne ; tout était triste dans la nature. Les arbres, dépouillés de leurs vertes feuilles, présentaient au regard leurs membres nus et décharnés ; un vent glacial soufflait avec violence sur ces lieux qui, naguère, ne respiraient que joies et plaisirs.

Dans ce jour qui devait être le couronnement de son amour, la réalisation de ses rêves de bonheur, son âme brisant les liens qui la rattachaient à la terre, s'envolait aux pieds du Très Haut.

Qu'elle était belle sur sa couche funèbre dans cette ravissante toilette de mariée, qu'on lui avait mise sur sa demande expresse ! Elle semblait dormir ; ses yeux fermés, ses traits calmes et reposés, ses lèvres qui possédaient encore un vague sourire, donnaient à sa figure un aspect trompeur, mais les cierges allumés qui environnaient son lit, le prêtre récitant d'une voix émue les versets sublimes du *De profundis*, un jeune homme prosterné sous le poids d'une grande douleur, annonçaient que là gisait une personne enlevée au milieu de ses rêves et de ses illusions.

Pauvre fille, elle n'avait fait que passer !

Elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

Morte dans cette triste saison où la nature semble se plonger dans un deuil profond, à l'approche du linceul immense qui bientôt la couvrira, elle était comme ces fleurs qui perdent, sous la brise glaciale de l'automne, leur arôme et leurs riches couleurs pour tomber fanées sur la terre froide et y périr.

G. Pierre Bidard

On n'écrit guère avec un poignard, on peut tuer avec la plume.—G.-M. VALTOUR.

LES ESQUIMAUX DE LA COTE DE L'ALASKA

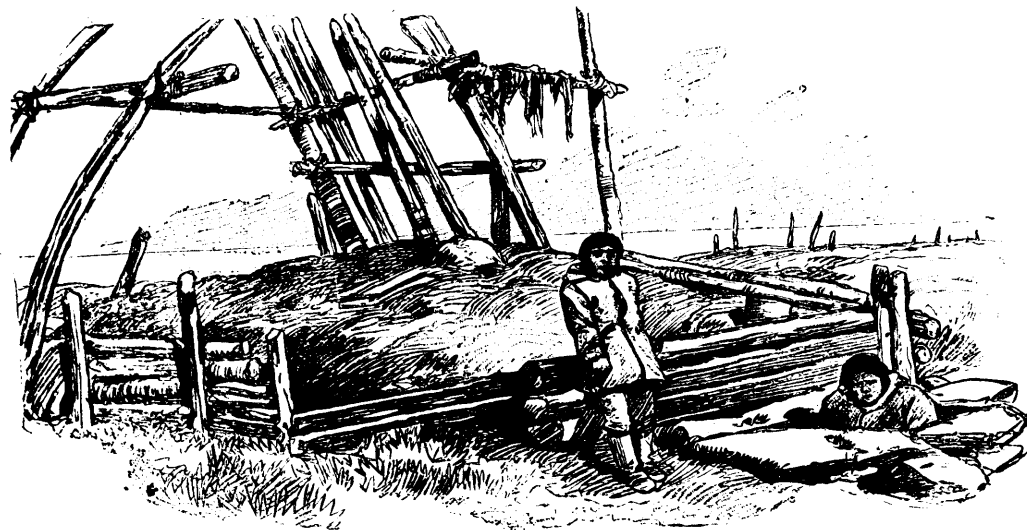


ORNEMENTS DU MENTON

Les illustrations de cette page sont faites d'après des photographies prises sur divers points de la côte de l'Alaska, visitée par les baleiniers, les traitants et les vaisseaux du gouvernement américain. Les femmes et les enfants esquimaux sont natifs de l'île Saint Laurent ; ce morceau de terre, en



FEMMES ET ENFANTS



UNE HUTTE

forme de botte, situé près du détroit de Behring, relierait l'Amérique à l'Asie s'il devenait à flot quelques milles de plus au Nord.

Les habitants sont croisés d'un mélange d'Esquimaux de Sibérie et d'Alaska et sont très malpropres. Ce serait un grand sujet d'étonnement d'en voir un d'eux bien lavé.

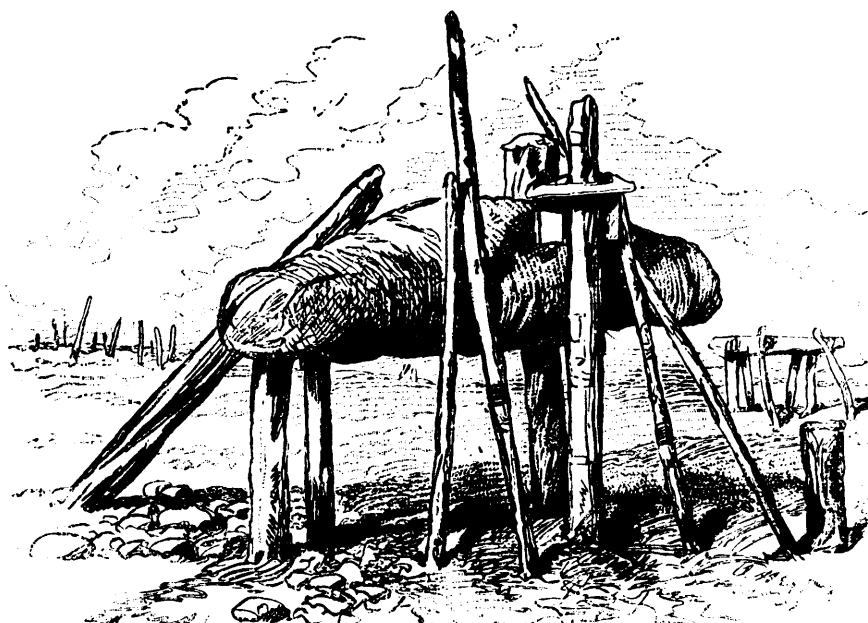


UNE BEAUTÉ

Les petits enfants sont enveloppés dans un espèce de vêtement en peau de faon, n'ayant qu'une ouverture au cou. La mère les porte attachés sur son dos. De l'indienne et autres étoffes servent à faire des habits de fantaisie, mis par-dessus des vêtements plus confortables en peau de rennes ou en veau marin.

Les enfants sont pétulants et ils se livrent aux exercices du corps : la lutte, le saut et la course sont leurs amusements favoris.

Les natifs sont nomades en été, mais l'hiver ils habitent des huttes souterraines. Quand le sol est assez mou, ils creusent une tranchée de douze pieds carrés par trois ou quatre pieds de profondeur. Le plancher, les murs, la toiture sont construits avec des pièces de bois ramassées sur la côte, le tout est recouvert de terre. A première vue, cette habitation a l'apparence d'un ou-



TOMBEAUX

vr
pa
ga
tra
fla
séc
sou

rel
le
pe
l's
con
rep
ém
tan
bo
ma

ou
fer
cuc
pi
per
la
con
sem
des
fem
dro
l
d'u
de
ma
cru
ma

de
tell
tra
am
che
s'er
vai
pou
joig
naï
ter

V
au
maj
aux
cuti
A
dev
a é
mur
Il a
trev
L
heu
nitz
gar
traj
la p
par
21
P
a "é
un a
sign
s'est
Bul
O
juq
mor
Sof
auss
cuti

vrage de défense casematé, la lumière y pénètre par une petite ouverture ménagée dans le toit et garnie d'un morceau de peau de baleine rendue transparente. Ils obtiennent de la chaleur en enflammant une certaine quantité de mèches, disposées autour d'un plat grossier rempli d'huile de poisson ou de phoque.

L'entrée, placée à quelques pieds de la hutte, s'y relie par une sorte de tunnel et y débouche dans le plancher ; autour de cette trappe, sont plusieurs petites chambres dans lesquelles sont emmagasinées les provisions d'hiver, les divers articles destinés au commerce et les ustensiles de cuisine. Notre gravure représente l'entrée souterraine, le buste d'un natif émergeant de l'ouverture extérieure. Les montants qui entourent la hutte sont faits de pièces de bois et de côtes de baleine, placés en déclin, et formant un abri pour les chaloupes, les traîneaux, etc.

Les morts sont enveloppés dans des pièces d'étoffe ou dans des pelletteries, puis placés dans une boîte fermée et d'un travail tout à fait primitif ; ce cercueil est posé sur une estrade construite avec des pièces de bois et des côtes de baleines, et les effets personnels du mort sont placés à côté de lui.

Les éléments et plus encore la négligence causent la détérioration rapide de ce cercueil, alors que le corps n'est pas encore décomposé.

Près de deux milles de la Pointe Hope sont parsemés de squelettes.

Les hommes portent en général, pendus aux lèvres, des ornements appelés en anglais *labrets*. Les femmes se tatouent le menton de plusieurs lignes droites.

L'on trouve deux sortes de *labrets*, l'un a la forme d'un chapeau de soie, et est fait soit de pierre ou de verre, l'autre ressemble assez à un bouton de manchette, est fait d'ivoire et à un grain bleu incrusté au milieu. Ce dernier est beaucoup prisé, mais peu d'explorateurs s'en sont procuré.

Notre gravure (une beauté) représente le type de la plus jolie femme (ou du moins réputée comme telle) de la contrée. Une chevelure épaisse, les traits très accusés, la peau huileuse, les yeux en amande, le front déprimé, le nez épaté. Les dents chez les femmes sont usées de bonne heure, elle s'en servent pour plier les bandelettes de tôle, travailler le bois, tendre les peaux dont on fait usage pour construire les chaloupes. A tous ces signes, joignez y des tatouages au menton, et vous reconnaîtrez partout le type de la femme esquimau du territoire d'Alaska.

EXÉCUTION DU MAJOR PANITZA

(Voir gravure)

Vers l'époque de son arrestation, qui remonte au mois de février dernier, nous avons parlé du major Panitza. Aujourd'hui, nous empruntons aux correspondances du *Temps* le récit de son exécution, qui a eu lieu le 28 juin dernier.

Averti qu'il devait se préparer à la mort et qu'il devait prendre ses dernières dispositions, Panitza a écouté avec beaucoup de sang froid cette communication qui lui a été faite par un de ses juges. Il a écrit plusieurs lettres et a eu une courte entrevue avec quelques membres de sa famille.

L'exécution a eu lieu le samedi matin, vers sept heures, sur une place aux environs de Sofia. Panitza a été conduit dans un fiacre fermé, sous la garde d'un gendarme. Il a fumé pendant tout le trajet. Cinq régiments étaient sous les armes dans la plaine de l'exécution. Ils étaient commandés par le colonel Moutkouroff. Un détachement de 21 hommes formait le peloton d'exécution.

Panitza, qui s'est conduit très courageusement a écouté, pendant qu'on lui attachait les bras à un arbre, les exhortations d'un pope, puis, sur le signal de l'officier, le peloton a fait feu. Panitza s'est affaissé percé de balles en criant : "Vive la Bulgarie !" La mort a été instantanée.

On a dit que le prince Ferdinand s'est récusé jusqu'au dernier moment pour signer l'arrêt de mort. Il n'aurait cédé qu'au moment de quitter Sofia et sur les instances de M. Stambouloff, qui, aussitôt après le départ du prince, a ordonné l'exécution.



M. A. B. LONGPRÉ

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Arthur B. Longpré, protonotaire à Montréal, décédé le 29 juillet dernier, à sa résidence, No 64, rue St-Hubert.

M. Longpré était né à Beauharnois, le 26 janvier 1842, et il fit ses études classiques au collège de Montréal, avec l'intention de se faire prêtre. Ce fut cette pensée qui le détermina, à sa sortie du collège, à aller s'enfermer pendant quelque temps chez les R. P. Jésuites, à Fordham, près New-York. Il prononça ses premiers vœux, mais ne put aller plus loin, en raison de sa mauvaise santé.

Il revint au pays, pour étudier le droit dans les bureaux de M. Jos. Duhamel, C.R. Après un brillant examen, il fut admis au barreau le 3 juillet 1865, à l'âge de vingt trois ans.

Comme avocat, il fit successivement partie des raisons sociales suivantes : Longpré et Houle, Longpré et Dugas, et Longpré et David.

En 1870, à vingt-huit ans, M. Longpré épouse Mlle Rosina Brault ; de ce mariage sont nés trois enfants.

M. Longpré s'occupa aussi quelque peu de militarisme. En 1866, il reçut ses certificats de première et seconde classe de l'école militaire de Québec. Quelque temps avant, il avait reçu le grade d'officier des "Indépendants" de Beauharnois.

En 1874, M. Longpré occupait le fauteuil de rédacteur de l'*Opinion Publique* ; plus tard, on le retrouve comme collaborateur à la *Tribune*, sous le nom de plume de Jean-Baptiste de Salle. En 1878, il se présenta, dans le comté de Terrebonne, contre l'hon. M. Chapleau, mais il fut défait.

En 1887, M. Longpré fut nommé, par le gouvernement de Québec, protonotaire à Montréal, sur la recommandation de son ancien associé, M. L. O. David.

La *Patrie*, en annonçant la mort de M. Longpré, fait les commentaires suivants :

" Cette nouvelle, qui va assombrir bien des visages parmi les membres du barreau et dans le reste de notre population, sera accueillie par un grand nombre de personnes avec un vif étonnement.

" Telle était, en effet, l'ardeur au travail de cet infatigable et zélé fonctionnaire, qui était déjà sous la poigne de la mort, qu'il s'est rendu pas plus tard que vendredi (le 25), à son bureau et s'y est occupé des mille et un détails de son administration, comme s'il n'avait pas reçu déjà le mandat de comparaître à bref délai devant le Grand Juge.

" C'était là d'ailleurs le trait distinctif de ce caractère qui vient de passer. Il n'avait vu de la vie que son côté sérieux et le devoir fut toujours pour lui un maître impérieux auquel il se faisait une joie d'obéir. . . .

" Mais cette âme n'était pas trempée pour la politique, pas plus d'ailleurs que le corps qui lui servait d'enveloppe n'était fait pour les luttes électorales. M. Longpré, défait à Terrebonne, dit un éternel adieu au démon politique, à ses pompes et à ses vœux, et resta dans la vie privée, avec l'intention de se consacrer exclusivement à la pratique du droit.

" C'est de cette demi retraite que le fit sortir, au mois d'août 1887, sa nomination de protonotaire pour succéder à M. Gendron qui venait de donner sa démission.

" Le nouveau protonotaire, toujours ardent au travail et consciencieux dans l'exercice de ses fonctions, introduisit dans ses bureaux de nombreuses réformes qui ont rendu plus facile le fonctionnement de la machine. Il s'occupait encore de perfectionner ces réformes elles-mêmes, quand la mort s'est posée devant lui, au milieu de

sa carrière,—il n'avait que quarante huit ans,— et est venu mettre fin à ses travaux.

" Ses contemporains diront devant cette nouvelle tombe qui s'ouvre à leurs pieds, que si celui qui va y descendre ne fut point une personnalité bruyante, ce fut du moins un honnête homme, un citoyen exemplaire, un fonctionnaire consciencieux, un avocat, plein de probité, un libéral convaincu ; enfin un Canadien qui fit honneur à son pays."

RIEN QUE DEUX LIVRES

Mon ami intime, J. N. Marcil, sténographe de profession, escrimeur par tempéramment, joueur d'échecs par goût, est aussi bouquineur à ses moments perdus.

Il vient de faire une trouvaille qui le place au premier rang de notre monde bibliographique à Montréal. Adeptes, approchez-vous ! Profanes, éloignez-vous ! car les premiers vont tressailler de joie, tandis que les autres vont demeurer froids, et, pas n'est besoin d'amoindrir notre bonheur par la vue d'une figure indifférente.

Bon . . . maintenant que les autres sont partis, touchez, palpez ce petit in-32, voyez ce couvert en cartonnage assez faible, recouvert d'un papier bleuâtre, tacheté de blanc, aux quarante feuilles jaunes et semblables à certain papier parchemin de nos jours. Ouvrez-le, puis lisez :

Règlement
De la confrérie
De l'adoration perpétuelle
du
Sacrement

et
De la Bonne Mort
Erigée dans l'Eglise Paroissiale de Ville-Marie
en l'île de Montréal, en Canada.

Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée.
A Montréal :

CHEZ F. MESPLET ET C. BERGER,
imprimeurs et libraires ; près le marché. 1776.

C'est le premier livre publié à Montréal. Veinard, va ! de posséder ce trésor.

Dire que ce n'est pas tout, c'est faire entendre qu'il y en a un autre, en effet ! Le second, quoique n'étant pas marqué aussi *rarissime* que le premier, est tout-à-fait respectable à cause de ses soixante-et-douze années et de sa valeur historique. C'est un in 12, relié en veau, renfermant 271 pages et contenant l'histoire des premiers temps de la colonie française et de la fondation de Montréal.

La première page se lit ainsi :

La V^{te}
de la vénérable sœur
Marguerite Bourgeois
dite
du Saint Sacrement
Institutrice

Fondatrice et première supérieure des Filles
Séculières de la
Congrégation Notre-Dame
Etablie à Ville-Marie
Dans

L'Isle de Montréal, en Canada
Tirée de mémoires certains et la plupart originaux
A Ville-Marie :
Chez Wm GRAY, rue St-Paul
1818.

Ce n'est rien que deux livres . . . mais quels livres !

E. J. Massicotte

M. Smith (qui a le malheur de bégayer).—Ma-m-am-zelle Al-i-i-ce, je . . . t'a-t'a-t'a-ta-ta-dore.

Alice.—Oh, Charles, répète le encore !

M. Smith.—Je-je n-ne pu-puis pas.

Nos bébés.

—Tu vois, Robert, comme c'est laid, ce monsieur qui descend de voiture et qui n'offre même pas la main à la dame qui l'accompagne.

(D'un ton détaché).—C'est probablement sa femme,



LA MORT D'UN JUSTE (*)

Elle est pleine de deuil la vaste chambre de famille. Dans le demi jour qui y règne, on sent planer la mort. C'est bien elle qui s'en vient, la cruelle, prodiguer ses lugubres caresses au cher malade dont tous ces personnages contristés entourent pieusement la couche.

La mort va frapper un de ces coups douloureux dont elle a le secret. C'est un époux chéri qu'elle veut arracher, sans merci, des bras de sa tendre épouse, un père bien-aimé de ceux d'affectueux enfants. Et eux, tous ensemble, les infortunés, ils ne peuvent rien pour enrayer l'action de la fatale visiteuse.

Au dehors, le soleil descend peu à peu à l'horizon, ses rayons sont moins intenses ; la lumière s'affaiblit et arrive moins abondante. Dans la chambre, on a dû écarter un peu les rideaux que l'on avait tirés pour épargner l'éclat d'un jour ensoleillé aux yeux d'un mourant ; car l'obscurité, en grandissant plus vite, imprimait à cette suprême scène un cachet trop marqué de triste réalité.

Dans le jardin, tout auprès de la fenêtre, les petits oiseaux égrenent, à travers le feuillage, les dernières notes de leurs gais tremolos, au moment de regagner les nids ; le bruissement si animé des insectes a cessé de se faire entendre. Le grand calme où la nature se plonge, au crépuscule, se répand déjà partout : tout annonce que le jour va finir.

L'impression d'une fin prochaine s'empare en même temps du cœur de tous les assistants. Ils suivent, avec anxiété faite de douleur et d'angoisse, l'œuvre de mort qui s'opère sur cette belle et franche figure où ne se lit aucune des frayeurs ordinaires à l'extrême moment.

Au milieu de ce silence solennel qui se fait auprès du lit d'un mourant, on entend éclater des sanglots oppressés. C'est la seule interruption aux touchantes prières de l'agonie, prières que l'on a consenti à commencer, sur les pieuses instances du moribond.

Oh ! elle est bien légitime la désolation qui fait couler ces pleurs ! Voici d'abord une épouse tendrement affectionnée qui se tient là, tout près, bien près du cher aimé, le visage penché sur le sien, lui redisant de bonnes et fortifiantes paroles, lui témoignant de sa détresse, lui jurant de nouveau une éternelle fidélité. Un peu à côté se tiennent le fils et les filles, ces enfants chéris qui sont venus tout à l'heure s'agenouiller encore une fois sous la main défaillante de leur vénéré père, recueillir, comme l'héritage le plus précieux, ses derniers avis avec sa suprême bénédiction.

Il y a aussi le curé de la paroisse qui s'est rendu, comme homme et comme curé, pour payer son juste tribut de regrets à un ami sincère et tendre, au modèle de ses ouailles qui s'en va. C'était au bon vieux temps où tout notaire de village était l'intime, l'aide-de-camp de son curé.

Ministre du Dieu Rédempteur, le prêtre est venu apporter au chrétien qui retourne de l'exil au Pays les dernières consolations de notre religion sainte, lui donner lui-même le signal du départ. Il a reçu ses suprêmes aveux et confidences, lui a servi la manne du voyage, lui a prodigué les suavités de l'Onction Extrême, et s'il attend le dénouement c'est pour que cette belle âme s'envole au sein d'une nouvelle et entière absolution.

Le mourant, de plus en plus faible, a cependant suivi toute la récitation de la longue prière. Lorsqu'on s'arrête, il peut rassembler encore assez de forces, et d'esprit et de corps, pour adresser distinctement et avec un visage calme, serein, quelques paroles d'espérance au prêtre, son père et son ami,

(*) A preuve de l'authenticité de ce récit, l'auteur prie son lecteur de reconnaître, dans deux des personnages principaux, son aïeul maternel et sa propre mère.

quelques mots de consolation à sa chère compagne et à ses enfants bien-aimés.

Pendant, on constate bientôt que la lutte dernière commence à se livrer en lui. Il supplie son confesseur de vouloir bien l'absoudre au moindre signe, si sa connaissance l'abandonnait. Ensuite, on remarque qu'il presse de la main, sur sa poitrine décharnée, le scapulaire de la Vierge Marie qui s'y trouve, et, fort de cette sauvegarde, il repousse vaillamment ces suprêmes et rudes assauts que livre l'esprit des ténèbres aux chrétiens agonissants.

Toute l'assistance, alors, s'est remise en prière, et l'on voit avec bonheur, à la placidité des traits de ce croyant qui s'éteint, que l'inférieur ennemi n'a aucune prise entre sa fermeté éprouvée et sa confiance en Marie.

A ce moment, au clocher du village, tinte lentement l'angelus du soir, avec cette harmonie mystérieuse des voix d'airain, lorsqu'elles jettent à la Vierge leur salut quotidien, à la fin d'un beau jour d'été. C'était, en effet, une journée splendide qui s'achevait, et c'était de même une bien belle existence qui allait prendre fin.

On eût dit que c'était là le signal qu'attendait cette âme d'élite pour prendre son essor. Les derniers sons de la cloche avaient à peine fini de vibrer dans l'espace, que l'on vit la figure du malade s'illuminer soudain. Sa main étreignit avec affection le scapulaire qu'elle tenait et l'éleva même jusqu'à la hauteur de sa vue ; ses yeux s'y fixèrent amoureusement. En même temps, d'une voix forte et nette : " Ma divine mère, exclama-t-il, portez mon âme au pied du trône de votre cher fils ! "

Puis ses bras retombèrent inertes à ses côtés, ses traits se détendirent, tout son être s'affaissa. Mais le sourire de douce quiétude que l'on voyait encore errer sur ses lèvres à son dernier instant s'y fixa à demeure. Le juste avait vécu : son âme était partie, aux mains de la Vierge Mère, dans ce suprême élan du cœur.

Les sanglots, de toute part, commençaient à remplir le funèbre appartement, lorsque le saint prêtre, dissimulant mal les profonds soupirs de sa propre douleur : " Ne pleurez pas sur lui, dit-il, c'est un saint de plus au paradis ! "

Et il avait dit vrai, le bon curé . . .

* * *

Quelques jours s'étaient écoulés. C'était la deuxième nuit après la sépulture. Une des enfants de la famille en deuil, jeune fille très dévote, elle aussi, au saint scapulaire, fit un rêve où elle crût voir lui apparaître son père bien-aimé.

Mais en quel état, juste Ciel ! Il paraissait harassé de fatigue. Une sueur excessive et des torrents de larmes inondaient son visage. — Quoi, mon père, ne put s'empêcher de dire la pauvre enfant, est-ce bien toi que j'aperçois ainsi ? — Oh ! ma fille, reprit-il, si tu savais comme il faut être pur pour arriver au ciel ! . . . Et ce fut tout, l'apparition s'évanouit.

Au matin, la jeune fille qui gardait de ce fait une mémoire exacte, pensa y voir un avertissement, une demande de prières. N'écoutant que son cœur compatissant, elle alla bien vite trouver le prêtre et lui narra la chose. Du même coup, elle le pria de vouloir bien offrir le saint sacrifice, ce matin-là, c'était un samedi, pour le repos de l'âme du cher défunt. Le bienveillant ecclésiastique y consentit de grand cœur, et je laisse à penser s'il le fit avec piété, songeant qu'il tenait entre ses mains le sort de son ami. De son côté, et pour la même intention, l'enfant communia avec ferveur. Et puis après, elle attendit l'événement en toute confiance.

En effet, la manifestation n'en tarda pas beaucoup. Le soir même la jeune fille eut un second rêve dans lequel elle revit l'apparition bénie. Mais, cette fois, comme il était beau son père ! Comme il semblait au sein de la jouissance et du bonheur ! Alerté et gai, elle le vit passer, tenant à la main son livre d'heures, comme aux beaux jours de fête, lorsqu'il se rendait aux offices de l'église paroissiale. Ravie d'admiration, l'heureuse enfant ne put proférer un seul mot, et l'apparition non plus ne parla pas. Du geste, toutefois, et du regard, ce bon père semblait lui dire : " Je suis à présent dans la plénitude de la félicité, et je vous y attends tous ! "

Ce fut une joie bien vive pour toute la famille. Quant au digne curé, lorsqu'on l'en informa : " Ce cher ami, remarqua-t-il, avait encore besoin de cette messe-là ". Puis il ajouta, d'un ton convaincu : " Les fidèles du scapulaire de Marie ne passent jamais tout un samedi en purgatoire ! "

Et il avait dit vrai le bon curé ! . . .

Les écrivains de toutes les littératures

Les écrivains de toutes les littératures

LONGFELLOW

Lives of great men all remind us
We can make our lives sublime,
And, departing, leave behind us
Footsteps on the sands of time.

LONGFELLOW.

Henry Wadsworth Longfellow naquit à Portland (Etat du Maine), le 27 février 1807. Son père était avocat. Entré à quatorze ans au collège de Bowdoin, il y acheva ses études et subit ses examens avec la plus grande distinction en 1825. Il se destina d'abord au droit et fit son stage chez son père ; mais, cédant bientôt à sa vocation, il accepta une chaire de langues modernes à Bowdoin-College. Pour se perfectionner dans la connaissance des littératures qu'il devait enseigner, il fit, avant d'inaugurer son cours, un voyage en Europe où il resta trois ans et demi, et visita la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, se familiarisant tour à tour avec la langue et les chefs-d'œuvre littéraires de chacun de ces pays. En 1835, il fut appelé à la chaire de littérature moderne du célèbre collège de Harvard. Il fit cette fois encore un voyage en Europe, mais choisit alors pour itinéraire le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande et le nord de l'Allemagne. A Rotterdam il perdit sa jeune femme, Mary Storer Potter, qu'il avait épousée en 1829. Quatorze ans plus tard il se maria en secondes noces avec miss Frances Elizabeth Appleton, qui mourut en 1861. Il occupa son poste au collège de Harvard pendant près de vingt ans. En 1854, il donna sa démission et alla s'établir avec sa famille à Boston où il se livra exclusivement à ses travaux littéraires, qui lui valurent une renommée universelle. Il mourut le 24 mars 1882.



Henry W. Longfellow

Les principaux ouvrages de Longfellow sont : la traduction du poème espagnol de Don Jorge Manrique sur la *Mort de son père* (1833) ; *Outre-Mer* (1836) ; *Hypérion*, roman, et *Voix de la nuit*, son premier volume de poésies (1841) ; *Ballades et*

autres Poésies (1842); Poème sur l'esclavage (1843); l'Étudiant espagnol (1845); les Poètes et la Poésie en Europe et le Beffroi de Bruges (1847); Evangéline (1848); Kavanagh, romain (1849); le Coin de la mer et le Coin du feu, la Légende Dorée (1851); et le Chant d'Iriawatha (1855); Miles Standish (1858); Conte d'une auberge au bord de la route (1863); Flower de Luce (1866); Traduction de Dante (1867-70); Drames (1869); La divine Tragédie (1871); Trois volumes de poésie (1872); The Hanging of the Crane (1874); Kermos (1878).

Evangéline, ce beau poème, qui doit nous être particulièrement cher puisque Longfellow y fait la peinture si émouvante des malheurs des Français exilés de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse par les conquérants anglais, est encore aujourd'hui aux Etats-Unis l'œuvre la plus populaire du grand poète américain.

On possède plusieurs traductions françaises de cette composition magistrale, mais une des meilleures est sans contredit celle de notre poète, Pamphile Lemay, qui nous a aussi donné du même auteur L'Histoire d'un ange; Le roi Robert de Sicile; L'Heure des enfants; Lassitude, etc.

L. H. Fréchet lui a dédié, lors de son voyage en Europe, en 1869, une charmante poésie qui se termine par des vers :

Hozanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C'est un monde hêlant son barde glorieux ; —
Car le flot dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien aimé qui revient triomphant,
Le front tout chargé de couronnes.

Xavier Marmier, de l'Académie française, a traduit un volume de Drames et poésies de Longfellow. Entra'autres jolis morceaux, nous détachons celui-ci :

FATIGUE

O petits pieds, vous marcherez longtemps
Pendant l'hiver et pendant le printemps,
Dans la frayeur, dans la joie et le doute.
Près du foyer où je vais m'endormir,
Las du trajet qui bientôt doit finir,
Je vous regarde et songe à votre route.

O petits cœurs, si jeunes et si vifs,
Vous palpitez dans vos plaisirs naïfs,
Vous tressaillez dans vos souhaits sans crainte
Mon cœur aussi jadis eut son bonheur,
Son doux élan, son amour, son ardeur.
L'amour est mort et l'ardeur est éteinte.

Oh ! vous, oh ! vous, pures, blanches clartés,
Ames d'enfants sans tache en vos beautés,
Rayons du ciel sans nuage et sans ombre,
Je vous admire en votre frais matin ;
Mon soleil est si rouge à son déclin,
Oh ! doux enfants, et mon âme est si sombre !

LONGFELLOW.

ASTRONOMIE

LA CANICULE

« Qui veut mentir n'a qu'à parler du temps. » Ce proverbe fort répandu, semble n'avoir jamais reçu d'application plus rigoureuse que dans ce moment. Qui le croirait ? Nous sommes dans la canicule, c'est-à-dire dans la période la plus chaude de l'année !

Parmi les préjugés qui se sont enracinés dans l'esprit public, la croyance aux influences malignes des canicules est de même établie ; selon les uns, ce sont les fièvres qui sévissent à cette époque ; suivant les autres, c'est un moment redoutable où les maladies se font le plus généralement sentir.

D'où viennent ces croyances et quelle foi peut-on y ajouter ?

La notion de l'influence néfaste des canicules remonte au temps des Egyptiens ; mais, comme pour la plupart des traditions, la signification que ces superstitions avaient à leur origine, ainsi que l'importance qu'on y attachait, ont singulièrement changé.

Tous les écrivains qui ont parlé de l'Egypte s'accordent à dire que les prêtres égyptiens, seuls dépositaires de la science, faisaient jouer un grand rôle à l'étoile Soth, Sothis, Siriad ou Sirius.

Ce fut au moyen des observations, faites dans les collèges de prêtres, des levers et des couchers héliaques de cette brillante étoile qu'on déterminait la période célèbre connue sous le nom de période sothiaque, dont la durée était de 1,461 ans.

Voici de quelle manière ils étaient parvenus à la déterminer. L'année civile était égale, en Egypte, à 365 jours au lieu de 365 jours 1/4 ; ces quarts de jours accumulés faisaient tous les 4 ans rétrograder l'année solaire d'un jour entier, ce qui la rendait vague et indéterminée.

Après 1,460 ans, on comptait donc 1,460 quarts de jours ou 365 jours, soit une année de plus qui s'ajoutait aux précédentes et le cycle caniculaire recommençait, car 1,460 années solaires faisaient exactement 1,461 années civiles égyptiennes.

Les prêtres égyptiens crurent avoir fait une découverte de génie en inventant leur période sothiaque et des fêtes religieuses furent instituées pour célébrer le retour de cette époque qu'ils connaissaient seuls et qu'ils exploitaient.

Ils faisaient prêter serment à tous les rois, dès leur avènement, de laisser l'année vague et de ne jamais consentir à l'intercalation de bissextiles qui eussent rendu l'année fixe.

Le jour initial rétrogradant, les fêtes et les travaux se trouvaient changés et l'inondation du Nil, ce bienfait de l'Egypte, arrivait pour les Egyptiens à une date indéterminée.

Les prêtres, au moyen du cycle caniculaire, connu d'eux seuls, rétablissaient les dates de ces événements et pouvaient les prédire.

C'est également à l'aide des levers héliaques qu'ils annonçaient les jours caniculaire, c'est-à-dire l'époque des grandes chaleurs et des maladies qu'elles amènent avec elles, qui coïncidait à peu près avec les grandes crues du Nil, ce qu'on attribuait à Sirius (canicule).

C'est là l'origine des jours caniculaires, qui, pour nous, durent du 12 juillet au 23 août, et pour les Anglais (dog days), du 3 juillet au 11 août.

Ce cycle caniculaire, suivant les croyances superstitieuses, devait ramener les mêmes événements, et les mêmes phénomènes, parce qu'on pensait que tout ce qui se passait sur la terre dépendait des aspects célestes.

On a remarqué que chaque renouvellement de la période sothiaque était signalé par un règne heureux. Antonin gouvernait en 138 et Henri IV en 1598. Or, ces deux dates correspondent à l'année initiale d'un nouveau cycle caniculaire.

A cette période de 1,461 ans, correspond la fable du Phénix, qui, après une vie errante de 1,461 ans, mourait et, renaissant de ses cendres, recommençait une nouvelle carrière du même nombre d'années ; c'était ainsi la base de la période de l'âge d'or si souvent chanté par les poètes.

Chez les Romains et chez les Grecs, les canicules avaient déjà perdu leur véritable signification, bien que le souvenir de la mauvaise étoile (Sirius) se soit répandu chez eux, car ils avaient coutume de lui sacrifier tous les ans un chien roux.

On ne voyait déjà plus à cette époque, dans les canicules, que le moment où soufflaient les vents du Sud (étésiens), que l'on redoutait comme funestes.

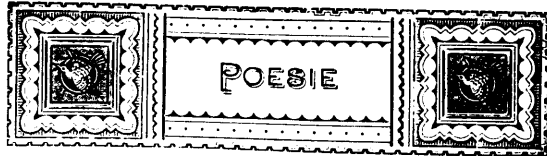
Ces vents, engendrés au dessus du Sahara, ont, de tout temps, reçu le nom de samoun, simoun, samiel, de l'arabe samma, qui veut dire chaud et vénéréux.

Toutes les maladies qui accompagnent les grandes chaleurs étaient imputées aux canicules ; aussi, les médecins ordonnaient-ils, d'après les préceptes d'Hippocrate et de Pline « de ne pas se faire saigner, de boire médiocrement, de peu dormir et d'éviter de prendre des bains ».

Je n'aurais pas insisté sur ce sujet si l'on ne retrouvait encore trop souvent des traces de ce préjugé.

On peut accepter, à la rigueur, que dans l'origine, on ait fait coïncider certaines maladies avec le lever héliaque de Sirius ; mais on ne doit pas admettre que cette croyance persiste, car, outre que la raison nous indique la fausseté de semblables hypothèses, nous savons que, par l'effet de la précession des équinoxes, le lever héliaque de Sirius (autrement dit—la canicule) n'a plus lieu que lorsque les jours caniculaires sont passés.

GABRIEL DALLEY.



VIRELAI

A MADEMOISELLE E. B....

Je voudrais te dire
" Pour toi je respire " —
Mais non ;
On pourrait médire
De ce que m'inspire
Ton nom.
En secret j'admire
Ton charmant sourire
Si bon.

Ton esprit profond
Me trouble et confond
Ma chère ;
Plein d'émotion
Dans ma passion,
J'espère.
Cherchez nous dit-on
Une affection
Sincère.

Vais-je te déplaire
En voulant te faire
Savoir
Que quand solitaire,
Triste et pensif, j'erre
Le soir,
Ton penser m'éclaire
Et puis me suggère
L'espoir ?

EMMANUEL.

Montréal août, 1890.

ALPHABET DU MARIAGE

| | |
|---------------------------------------|---|
| Le jour où l'on nous mari..... | A |
| Je m'en souviens ! monsieur l'a..... | B |
| Quand la messe fut commen..... | C |
| Nous dit : Il faudra vous ai..... | D |
| Madame, vous obéir..... | E |
| A votre époux, à votre ch..... | F |
| Puisqu'il ne pourra plus chan..... | G |
| Pour éviter qu'il ne vous l'..... | H |
| Ayez toujours l'air gent..... | I |
| Montrez un front pur qui rou..... | J |
| Evitez tous les mauvais..... | K |
| C'est ainsi que toujours près d'..... | L |
| Retenant son époux qui l'..... | M |
| Une femme évite sa..... | N |
| S'il lui tourne pourtant le d..... | O |
| Et s'il se met à la tromp..... | P |
| Qu'elle ne se croit pas vain..... | Q |
| Qu'elle lui montre meilleur..... | R |
| Et l'enchaîne par la tendr..... | S |
| En lui voyant tant de bon..... | T |
| Il en deviendra tout conf..... | U |
| Son amour sera retrou..... | V |
| Le ménage aura le beau f..... | X |
| En France comme en pays..... | Y |
| Il faut s'aider pour qu'on nous..... | Z |

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | \$50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 6me " | 4 |
| 7me " | 3 |
| 8me " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



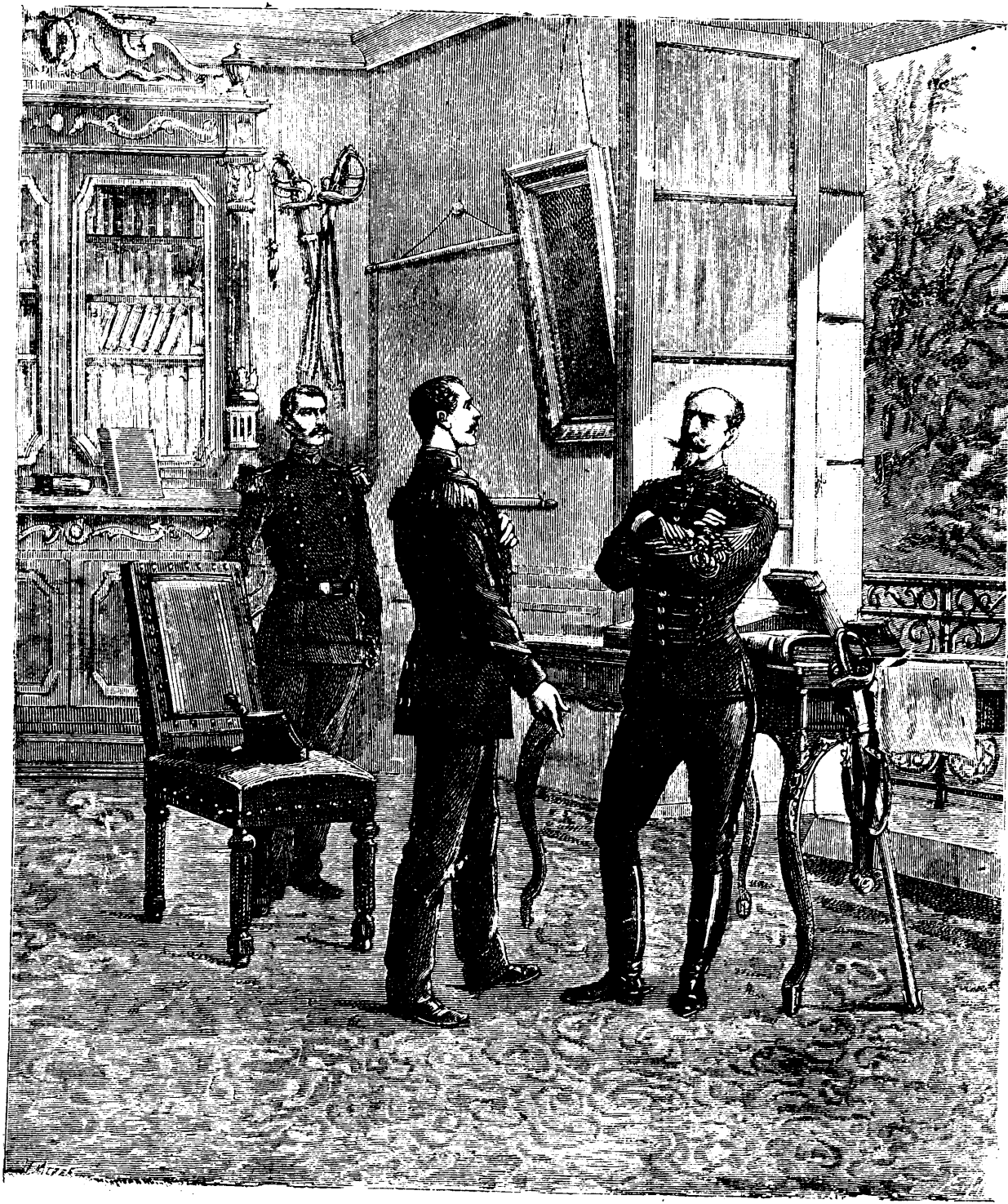
M. A. D. LONGPRÉ, PROTONOTAIRE, DÉCÉDÉ
Photo. Archambault—Photo-gravure Armstrong



AU LAC SAINT-JEAN.—GROUPE D'INDIENS MONTAGNAIS (A LA POINTE BLEUE)
Photo. Livernois.—Photo-gravure Armstrong

Il
—
tice
men
mieu
com
—
tenir
je ne
Il
—
pond
mour
No

LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



"Je souffre trop, mon colonel. Je n'y peux plus tenir."—(Page 249, col. 1.)

DEUXIÈME PARTIE

CAS DE MORT

(Suite)

Il dit d'une voix sourde :

— Mon colonel, je ne puis vous demander justice car, justice est impossible, du moins en ce moment, mais je viens vous dire qu'il aurait peut être mieux valu me casser de mon grade et me renvoyer, comme simple soldat, dans un autre régiment.

— Pourquoi ?

— Je souffre trop, mon colonel. Je n'y peux plus tenir. Je souffre trop. Je ne peux plus, mon colonel, je ne peux plus.

Il pleurait et, à travers ses sanglots, continuait :

— Tous les jours des insultes, et je ne puis répondre, puisqu'ils ont l'air d'avoir raison, mais j'en mourrais si cela devait durer, ou je me tuerais,

mon colonel, et je ne veux pas me tuer, parce que ce serait la preuve que je suis coupable. Mais je vous assure, mon colonel, regardez-moi, je n'ai plus de forces. Je ne sais pas si je pourrai prendre part aux manœuvres. Mon colonel je viens vous demander d'avoir pitié de moi. Faites moi permuter, mon colonel, ou cassez-moi de mon grade. Je saurai bien le reconquérir dans un autre régiment où je serai inconnu !

Le colonel était profondément ému.

— Vous faire casser de votre grade, non ; c'est une punition qui aurait dû suivre immédiatement la faute, mais je vous promets d'employer toute mon influence pour que vous quittiez le 145e. Vous rentrerez dans un autre régiment comme sergent ou caporal.

— Merci, mon colonel. C'est la vie que vous me donnez.

— Seulement à quelle époque votre permutation viendra-t-elle, je l'ignore. Vous prendrez patience. Les grandes manœuvres prochaines apporteront sans doute quelques distractions dans votre vie.

Vos camarades seront moins... cruels, il allait dire moins justes, mais il se retint par pitié ; envers vous, parce que vous aurez moins d'occasions d'être ensemble. Allez !

— Mon colonel voulez-vous me permettre, malgré mon apparente indignité, d'aller saluer Mme de Cheverny qui s'est montrée pour moi si bonne, si affectueuse, et qui, de même que son fils, ne croit pas à ma culpabilité ?

Cheverny hésita. Un combat se livrait dans son cœur. Son honneur de gentilhomme et de soldat se révoltait au souvenir de la faute commise par ce jeune homme, mais du fond de son cœur montait, quand même, un attendrissement au souvenir du Tonquin, où ce même garçon avait hasardé sa vie avec tant de gaieté et de bravoure, pour sauver celle de son officier. Et vraiment Jacques souffrait. Il n'était pas possible d'en douter. Il mourait de sa faute, il le disait bien. Et le colonel, pour la première fois, se prit à douter. Il se demanda si Jacques ne disait pas la vérité, s'il n'était pas victime d'un hasard.

Mais comment le savoir ? Et devant l'impossibilité d'arriver à cette preuve, il soupira. Il ne crut pas devoir refuser la requête du pauvre sergent.

— Bernard, dit-il, conduis Jacques auprès de ta mère.

— Merci mon colonel, fit le sous-officier d'une voix entrecoupée, et puisque vous êtes si bon, je vous adresserai une autre prière, j'ai écrit à Marjolaine que j'étais malheureux et que j'avais des idées de mort. Marjolaine certainement va venir à Nancy, pour me consoler. La recevrez-vous ?

— Certes, dit le colonel avec chaleur.

— Je n'ai plus rien à vous demander, mon colonel.

Il fit le salut militaire et sortit, pendant que Cheverny se disait :

— Qui donc nous donnera le mot de cette énigme ?

Une demi-heure après, les deux soldats rentraient à la Pépinière. Bernard voyait Jacques si triste qu'il ne voulut pas le laisser seul. Et Jacques, de son côté, n'osait dire à Bernard de rester auprès de lui. Le soldat suivit le sous-officier dans sa chambre. Michel était absent. Les sous-officiers arrangeant leur chambre comme il leur convient. Quelques uns, des riches, vont jusqu'à y mettre un piano.

Jacques et Michel n'avaient pas poussé la fantaisie aussi loin, mais tous deux, chacun de son côté, avaient essayé de mettre un peu de coquetterie autour d'eux. Au mur, des eaux-fortes, cadeau de Marjolaine, représentant des scènes de la dernière guerre, reproductions de certains tableaux des deux peintres militaires de Neuville et Detaille. Au mur également quelques photographies puis des fleurets, un masque, des gants de salle. Et au-dessus du petit lit de Jacques, un pistolet, richement ciselé, arme de luxe, pendu à un clou, à portée de la main du sous-officier.

Bernard examinait tout cela. Le pistolet attira son attention. Jacques le remarqua et eut un sourire triste.

— Je l'ai bien des fois regardé, depuis quelque temps, ce pistolet, comme une suprême ressource. C'est un ami qui me débarrassera de la vie, si elle devient trop lourde. Je l'ai chargé avec un soin méticuleux. La capsule est sur la cheminée, avec du papier par-dessus, pour empêcher la poussière de pénétrer jusqu'à la poudre. Et vois-tu, Bernard, ce pistolet était peut-être prédestiné. Il a joué un rôle à ma naissance alors que j'avais deux jours à peine. Et il va m'aider bientôt peut-être à mourir.

— Pourquoi parles-tu ainsi et me fais-tu de la peine ?

Jacques secoua la tête :

— Tu as raison. Quand on a envie de se tuer, on ne confie son projet à personne, autrement, on semble vouloir dire aux autres : " Vous savez, je vais me suicider. Veillez-y et empêchez-moi ! " Ne crains rien, je ne t'en parlerai plus.

— Je veux que tu ne m'en parles plus, je veux aussi que plus jamais tu n'y penses.

— Cela, c'est plus difficile et ne dépend pas de moi. Je ne demande qu'à vivre, moi, et à vivre heureux, en faisant mon devoir. Jadis, j'étais très gai. Est-ce ma faute ?

Bernard, presque machinalement, avait décroché le pistolet et l'examinait. Il en avait relevé le chien.

— Prends garde, fit Jacques, je t'ai dit qu'il est chargé.

Les gravures en étaient très fines et Bernard les admirait. Tout à coup il tressaillit, sa main trembla. Il était devenu très pâle. Sous la crose, il venait de voir une couronne de comte, et sous la couronne, cette devise : " Toujours droit ".

C'était la devise de la famille de Pontalès, la famille de sa mère ! Et ses doutes, s'il en avait eu, n'eussent pas tenu longtemps, car, sous la devise : " Toujours droit ", étaient gravées deux initiales : A. P.

Et il pensa tout de suite à son oncle qui s'appelait Antoine. Il se leva, les yeux troublés. Heureusement Jacques était occupé en ce moment à changer de place une gravure des *Dernières cartouches* ; il lui tournait le dos.

Bernard remit le pistolet au clou. Sa main tremblait tellement qu'il crut qu'il n'y arriverait pas. Et il se rassit sur le lit, pensif. Qu'est-ce que cela voulait dire ? D'où venait cette arme, qui

certainement sortait de la famille de sa mère ? Comment se trouvait-elle en la possession de Jacques ? Tout un monde de pensées, à la fois, dans sa tête. Et il se rappelait les paroles échappées à Jacques tout à l'heure, en sa tristesse et en son découragement : " Cette arme a joué un rôle dans ma vie, dès ma naissance. Elle m'aidera à mourir. "

Bernard se demandait : " Quel rôle ? " Si Jacques n'avait rien dit, peut-être Bernard aurait-il pensé que c'était sa mère qui avait fait cadeau du pistolet au sous-officier. Mais non ! Jacques se retourna :

— A quoi penses-tu ?

En voyant le jeune soldat pâle et interdit, il s'inquiéta :

— Qu'as-tu donc ?

Il accourut vers lui et lui prit les mains.

— Ce sont mes paroles qui t'ont fait de la peine.

— Oui, dit Bernard.

— Je t'en demande pardon. Me pardonnes-tu ?

— Je te pardonne !

— Alors, souris.

Bernard eut un sourire triste et préoccupé. Jacques s'y trompa et reprit l'arrangement de sa petite chambre.

— Ainsi, dit le soldat, tu as ce pistolet depuis longtemps ?

— Depuis toujours, c'est-à-dire, pardon, je ne le possédais pas, il était d'abord chez Routard, mon père adoptif ; Marjolaine l'a apporté avec elle à Paris, comme une relique, et elle m'en a fait cadeau. J'étais pris, en venant à Nancy, pour en orner ma chambre. Il faut bien décorer de son mieux son chez soi !

— Sais-tu comment cette arme était venue en la possession de ton père adoptif ?

— Pourquoi cette question, Bernard ?

— Parce que je m'intéresse à toi comme on s'intéresse à tous ceux qu'on aime. Tu ne m'as jamais raconté l'histoire de ta naissance, sinon d'une façon très vague et sans détails.

— Tu y tiens ?

— Beaucoup.

— C'est drôle. Enfin, je ne demande pas mieux que de te satisfaire, mais ne t'attends pas à une longue histoire, surtout. Elle tiendrait en quatre lignes. Je ne la connais, du reste, moi-même, que depuis fort peu de temps. Marjolaine, craintive, s'imaginant que des dangers me menaçaient, n'a jamais dit là-dessus la vérité à personne et me l'a cachée à moi, longtemps, par prudence, à cause de ma jeunesse. Depuis que je suis homme et de force à me défendre, elle m'a tout dit.

— Et ce pistolet ?

— Raconte-moi l'histoire de ma naissance, c'est te dire comment je possède cette arme. Tu m'écoutes ?

— De toute mon affection pour toi, dit Bernard, agité par une émotion profonde sans savoir pourquoi.

— Attends que je mette encore un clou pour redresser ce tableau. Là ! je suis à toi, mais je vais me laver les mains !

Et quand il eut fini, il vint s'asseoir sur le lit.

— Je te disais tout à l'heure que la vérité je la connaissais depuis fort peu de temps. En effet, par crainte d'imprudence de ma part et pour éloigner de moi des dangers qui pouvaient survenir, car il paraît que j'ai eu des ennemis à ma naissance, Marjolaine m'avait raconté qu'on m'avait trouvé abandonné dans mes langes, sur une grande route, du côté de la nouvelle frontière. Ce n'était pas la frontière, dans ce temps-là, puisque ceci se passait avant la guerre de 1870. Et Marjolaine, mentant jusqu'au bout, dans mon intérêt, ajoutait même certains détails. C'est ainsi qu'elle disait que l'on m'avait rencontré non loin de la Seille, la petite rivière qui, de ce côté-là, sépare aujourd'hui la France de l'Allemagne, à deux ou trois kilomètres du village de Borange. Eh bien, rien de tout cela n'est vrai. Tu m'écoutes ?

— Certes.

— Et cela t'intéresse ?

— En doutes-tu ?

— Ma foi, un peu.

— Je t'en prie, Jacques, mon ami, dit Bernard avec reproche.

Le sous-officier sourit avec mélancolie.

— Je ne retrouverai jamais mon père ou ma

mère. J'en ai fait mon deuil. Et même je me dis que cela vaut mieux sans doute, car qui sait quel embarras susciterait ma présence, si j'arrivais tout à coup, comme un boulet, dans une famille, sans crier gare !

Et hochant la tête, plus triste encore.

— Une famille ! J'en avais trouvé une, la tienne, Bernard. Pourquoi faut-il ? Enfin patience, patience !

— Mais puisque ces détails sont faux, disait Bernard tout à son idée fixe, où est la vérité ?

— La voici. Marjolaine me l'a racontée depuis mon retour du Tonquin. Il paraît que ce n'est pas vers Nancy, et près du village de Borange que Routard et sa fille m'ont recueilli, mais fort loin de là, ma foi, sur les confins de la Sologne et du Blésois. Connais-tu le pays ?

— Oui, dit Bernard d'une voix altérée.

— Eh bien, tu es plus avancé que moi. Il paraît qu'il y a là un massif de forêt entourant le château de Chambord et s'étendant presque jusqu'à la Loire.

— Le parc de Chambord, la forêt de Russy et la forêt de Boulogne.

— Tu es très fort en géographie.

— Ceci n'a rien d'étonnant. J'ai passé plusieurs fois mes vacances dans le pays où ma mère a des propriétés.

— Où donc ?

— Du côté de Blois, dit Bernard, sans vouloir préciser.

— Puisque tu connais si bien le pays, tu peux voir, d'ici où j'ai été abandonné, en pleine forêt de Russy, dans la neige, au mois de décembre à cent mètres du Cosson, la petite rivière qui paraît-il, passe au pied du château de Chambord.

— En quelle année ?

— Décembre 1859, quelque temps après la guerre d'Italie.

— Tu ne connais pas d'autres détails ?

— Si. Marjolaine m'a vu, au moment même de mon abandon. Elle a vu mon père.

— Ah ! Et ton père elle le connaît.

— Non. Rappelle-toi l'âge de Marjolaine ; elle avait quatre ans à cette époque. Elle ramassait du bois mort quand tout à coup, dans la forêt, non loin d'elle, arrivent deux hommes qui se battent. Aucun des deux coups de pistolet ne part. Et cependant l'un des deux tombe. L'autre s'enfuit. Moi, j'étais dans mes langes, couché sur un manteau de fourrure et la neige tombait sur moi. Cependant mon père, car il faut croire que c'était mon père, Marjolaine l'assure à quelques mots qu'elle entendit, n'était pas mort. Il se releva, se traîna jusqu'au Cosson. Ce fut là qu'il trouva la mort. Fût-ce accident, fût-ce suicide ? Routard ne l'a jamais su.

— Et son nom ?

— Nous l'avons toujours ignoré. Routard m'emporta dans sa voiture, quitta le pays, n'y revint plus jamais, et justement parce qu'il avait vu de près les dangers amoncelés autour de moi, il se garda bien de révéler le mystère de ma naissance.

— Et l'autre ? Celui qui s'est enfui ?

— Inconnu aussi.

— Et ce pistolet ?

— J'y arrive. Le père Routard le trouva auprès du manteau sur lequel j'étais couché endormi.

— Auquel des deux hommes appartenait-il ?

— Marjolaine n'a jamais pu le dire. Elle était si petite. Puis elle avait peur, elle se cachait. C'était dans la forêt et la nuit commençait à tomber. Tout n'était plus bien distinct autour d'elle. Et les vingt-deux ans écoulés depuis ce jour-là ont bien brouillé ses souvenirs... maintenant...

— Et depuis, jamais un indice ?

— Jamais.

— As-tu remarqué la couronne de comte ?

— Parbleu, il y a longtemps, va.

— Et la devise : " Toujours droit. " Oui, j'ai songé que cela pouvait être un indice ; mais pour cela, il faut supposer que le pistolet appartenait bien à l'homme inconnu qui s'est enfui après avoir vu tomber mon père. Ensuite, cette devise, que prouve-t-elle ? S'il y avait un blason, passe, ce serait assez facile !... J'ai cherché dans certains livres, je n'ai rien trouvé. J'ai feuilleté des nobiliaires, je n'y ai rien vu. L'homme pouvait être d'une famille dont la noblesse était récente, dater

de l'empire, par exemple. Et je te le répète, à quoi bon chercher ? A quoi bon trouver ? Comment serais-je accueilli dans ma famille, si le hasard me la faisait retrouver ? Courir après elle, n'est-ce pas peut-être m'exposer à bien des désillusions, affronter de gaieté de cœur bien des tourments.

—Peut être, disait Bernard songeur.

Une question lui brûlait encore les lèvres. Mais il n'osait la poser. Il avait envie de demander à Jacques :

—Ce drame s'est passé dans la forêt de Russy. L'un des personnages que tu as intérêt à connaître a comme initiales de son nom les lettres A. P. Que ne vas-tu dans le pays chercher à quelle famille peuvent répondre ces deux lettres ? Tu en rencontreras beaucoup sans doute, mais tu n'en trouveras qu'une ayant le droit de mettre sur ces initiales une couronne de comte et dessous, cette devise cela te guiderait ?

Ce que Jacques ne faisait pas, Bernard, lui, au premier jour de liberté, se promettait de le faire. Mais sans doute Jacques venait d'avoir la même pensée, car il secouait la tête et murmurait :

—A quoi bon ?

Bernard fut singulièrement troublé par ces confidences. Et dans la chambrée, le soir, sur son lit étroit, il ne dormit guère. Mille pensées l'agitaient. Ce pistolet, il ne pouvait avoir là-dessus aucun doute, avait appartenu à Antoine de Pontalès. L'inconnu, c'était donc Antoine, celui-là qui s'était enfui si lâchement, laissant, à côté du père qu'il croyait mort, le petit dans la neige. Et le père ? Un mystère impénétrable l'environnait. Et l'enfant ? Et la mère ? Quel intérêt avait Antoine à faire ainsi les ténèbres autour de cette naissance ?

Alors, Bernard pensait à sa mère. Il connaissait, par la lettre surprise, son premier mariage qu'elle avait toujours tenu secret. Ce petit abandonné était-il donc l'enfant de Marguerite ? Mais alors, Pierre Gironde ? Qu'était-ce ? Comment expliquait-il sa naissance, celui-là ? Avait-il donc à raconter les mêmes détails que Jacques ? Et si cela était, où trouver la vérité ? De Jacques et de Gironde, l'un des deux était un imposteur, un misérable ! Lequel ?

—A moi de le découvrir ! murmura-t-il.

Et le matin seulement, aux premiers rayons de l'aube, alors qu'on s'éveillait autour de lui, il dormit pendant quelques minutes. Il ne devait pas lui être difficile de rencontrer Pierre Gironde, puisque l'officier de réserve était à Nancy. Il le verrait, soit à la caserne, soit chez son père ; à la caserne, il n'aurait pas autant de liberté pour lui parler, pour l'interroger, pour s'expliquer avec lui. Seulement, les manœuvres approchaient, il fallait se hâter. Il put sortir le soir du lendemain ; tout de suite, il courut chez sa mère. Mais Pierre Gironde, très occupé par son service, n'était pas venu.

Bernard fut plusieurs jours sans pouvoir l'approcher. Enfin, la veille même des grandes manœuvres, il lui parla. Marguerite ne devant pas revoir Gironde avant longtemps, aussi bien à cause de ces manœuvres que parce qu'elle l'avait prié de s'éloigner dans l'intérêt de Bernerette, avait tenu à le revoir et à recevoir ses adieux. Au moment où Gironde venait de quitter Mme de Cheverny, il se croisa dans l'escalier de la petite maison avec Bernard. Gironde était en tenue et Bernard s'effaçait faisant le salut. Gironde lui tendit la main, en souriant. Bernard, dans la main de l'officier de réserve, laissa tomber le bout de la sienne. Et, au contact de l'autre, il ressentit un frémissement singulier, avec un mouvement de recul. Gironde lui dit :

—Vous avez l'air préoccupé, Bernard ?

—Peut être.

—Vous avez quelque chagrin ?

—Chagrin, c'est beaucoup dire. Préoccupation est le mot.

—Et puis-je vous en demander le motif ?

—Je viens de quitter Jacques, et je l'ai laissé si triste, que cela me fait de la peine.

Gironde regarda Bernard, mais se tut. Il ignorait que Jacques fût le vrai fils de Marguerite. Patoche n'avait pas assez confiance en lui pour le lui avoir révélé. Il avait appris, comme tout le monde, la scène du cercle de la rue Chaussée-d'Antin,

mais sans soupçonner l'ingérence de Patoche en cette affaire.

—Vous savez, disait Bernard, quelle injuste accusation pèse sur le pauvre garçon ?

—Injuste ! fit Gironde d'un air de doute.

—N'en doutez pas !

—Qui le prouve ?

—Rien encore, mais qui le sait ? plus tard ! En attendant, Jacques est très abattu, et voilà ce qui cause ma tristesse. Il a l'âme très tendre. Il est doux comme une jeune fille, peut-être parce qu'il a été élevé par une jeune fille. Et lui qui a toutes les vertus du vrai soldat, il manque d'énergie devant cette accusation, s'il n'avait Marjolaine pour le reconforter, et moi un peu, il se tuerait.

—Il est enfant trouvé, je crois !

—Oui.

Et Bernard ajouta, après une seconde de silence :

—Comme vous, n'est-ce pas, mon lieutenant ?

—Comme moi.

Bernard s'enhardit. Ils avaient, en parlant, remonté l'escalier et ils étaient accoudés au balcon qui donnait, du premier étage, sur la belle promenade de la Pépinière, au bout de laquelle se détachaient sous le soleil de cette soirée d'été, les bâtiments blancs de la caserne.

—Et vous n'avez jamais eu aucun indice qui ait pu vous faire découvrir vos parents ?

—Aucun.

—Vous avez cherché ?

—Non. Comment l'aurais-je pu ?

—Comment vous a-t-on recueilli et quel est le brave homme qui a pris soin de votre enfance et de votre jeunesse ?

Gironde était un peu inquiet. Il regardait Bernard du coin de l'œil. Pourquoi toutes ces questions ? Pourquoi cette curiosité ? Mais il ne pouvait hésiter à répondre. Ou bien Bernard avait pénétré le secret de sa mère et celui de la naissance de Gironde, ou bien sa curiosité venait, simplement, de sa sympathie. Alors il raconta à Bernard l'histoire qu'il avait dite à la mère.

C'était un charbonnier qui l'avait recueilli et élevé. Il s'était instruit seul, à force de lectures. Il s'était fait lui-même ce qu'il était. Et il lui prenait souvent des tristesses à lui aussi, et des découragements, quand il songeait qu'il était seul, car tout le monde était mort autour de lui, son père adoptif, sa sœur adoptive, et le vieux maire de Boncourt qui s'était intéressé à lui en son temps.

—Et où vous avait-il trouvé, ce brave homme ? demandait Bernard très troublé, car il en arrivait aux questions les plus délicates, celles qu'il avait rêvé de faire.

Cette question il l'avait faite à Jacques. Ce fut la même réponse qu'il entendit :

—Pas très loin de Blois, dans une grande forêt qui sépare le pays blésois de la Sologne....

—La forêt de Russy ?....

—Justement ; mon père y avait fait une vente de charbons.

—Et c'était à quelle époque ?

—En décembre 1859, quelques mois après la guerre d'Italie.

Les mêmes réponses, on le voit.

—Et le charbonnier n'a fait aucune recherche ?

—Si, mais elles sont restées infructueuses.

—Et depuis ?

—Rien.

Bernard n'osa pas insister ce jour là. Du reste, Gironde semblait n'avoir plus rien à lui dire. Que lui eût-il demandé de plus ? Ils restèrent quelques instants silencieux, toujours accoudés au balcon. Gironde paraissait soucieux. Sans doute les questions de Bernard, du moins celui-ci le pensa, en remuant ses souvenirs, l'attristaient. Quant au soldat il était de plus en plus perplexé. Certes, il n'avait pas espéré que la lumière se ferait, après cette conversation. Il avait deviné ce qu'il devait entendre. Ces deux hommes, Jacques et Pierre Gironde, accusaient la même origine, avec des détails identiques. Les dates étaient les mêmes, année pour année, jour pour jour. Les récits ne se différenciaient que par quelques détails presque insignifiants. Seulement, le père adoptif, de l'un était un charbonnier et avait emmené l'enfant trouvé à Boncourt, un petit village de l'Indre ; le père

adoptif de l'autre était un réameur, autre nomade, qui avait emporté l'enfant à Villars, un petit village dans les montagnes du Puy-de-Dôme. Tous les deux étaient morts. Chez Gironde personne ne restait pour attester la véracité de cette histoire, rien que des papiers dont les signataires, Gironde, le père adoptif, Matoret, le maire de Boncourt, n'existaient plus. Chez Jacques, Marjolaine seule restait comme témoin de l'adoption. Et Bernard réfléchissait toujours en s'en retournant à la caserne.

—Le mariage secret de ma pauvre mère a dû être connu d'un homme qui cherche à en user. Jusqu'aujourd'hui celui qui retire profit de sa naissance, c'est Gironde. Jacques semble ignorer que ma mère peut être la sienne ! Donc, Jacques ne peut ni mentir ni inventer ? Dans quel but raconterait-il cette histoire ? Elle est vraie, j'en suis sûr. Pour Gironde, au contraire, que de soupçons !

Cette lettre tombée des mains de sa mère et qu'il avait lue le soir de la fête donnée rue Ampère, cette lettre lui revenait maintenant à l'esprit. Un homme, Patoche connaissait la vie de sa mère, le secret de son premier mariage. Comment l'avait-il appris ? Il l'ignorait. C'était cet homme, ce Patoche, qui était venue révéler à Marguerite l'existence de son fils. C'était lui qui avait jeté Gironde dans les bras de sa mère, de la mère crédule, craintive, et pleurant toujours au souvenir de la catastrophe qui avait brisé sa jeunesse. Et tout de suite, Patoche avait demandé de l'argent, une somme énorme.

Était-ce la première de ses exigences ? Et n'avait-elle pas été suivie de beaucoup d'autres ? Patoche ! Il l'avait vu, deux fois, chez Marjolaine. Et chaque fois son cœur s'était soulevé comme s'il avait touché quelque bête immonde. Sa mère ne succombait-elle pas à quelque abominable intrigue ourdie par ces deux hommes ? Qui le lui dirait ? Où était la vérité ?

Et il pensait aussi au mystérieux assassinat d'Antoine de Pontalès, dont l'auteur restait inconnu. Antoine avait joué un rôle dans l'abandon du fils de sa sœur. N'était-ce pas pour cela qu'on l'avait assassiné ? Et pour la première fois depuis qu'il était soldat, Bernard regretta de n'être plus libre.

Que pouvait-il faire ? Rien. Il ne voulait, il ne pouvait confier ses craintes à personne. Il ne pouvait songer à rendre ainsi public le premier mariage de sa mère, au risque de tout apprendre à Cheverny. Il devait agir seul, pour sauver sa mère ! Et il était soldat, c'est à dire esclave !

Ce n'était pas tout encore. Un autre soupçon lui venait, plus douloureux que tous les autres. Ne serait-ce pas Jacques, le coupable ? Pierre Gironde ne pouvait-il être vraiment le fils de la comtesse. Qui prouvait le contraire, en somme ? Gironde n'était peut être pas complice de la gredinerie de Patoche ? Qui sait s'il ne l'ignorait pas ? Et s'il ne fallait pour juger de l'honnêteté des deux jeunes gens que s'en rapporter aux apparences, ces apparences n'étaient-elles pas toutes en faveur de Gironde, au détriment de Jacques ? Et pourtant l'un des deux mentait.

—Comment savoir ? Comment savoir ? répétait-il avec rage.

* * *

Lorsque Bernard avait quitté Gironde, celui-ci était resté rêveur, appuyé sur la balustrade du balcon et regardant toujours, vaguement, la promenade de la Pépinière.

—Pourquoi m'a-t-il adressé toutes ces questions ? se demandait-il. Se doute-t-il de quelque chose ? A-t-il appris le mariage secret de sa mère et sait-il le triste rôle que Patoche me fait jouer ? Ces questions n'étaient pas indifférentes. Elles avaient un but. Lequel ?

Il n'eut pas le temps d'y songer davantage. Il entendit, derrière lui, un bruit léger de pas. Il se retourna et tressaillit. C'était Bernerette. La jeune fille, surprise de le rencontrer, était elle-même très émue. Et ils restèrent un moment, l'un devant l'autre, les yeux baissés, ne trouvant rien à se dire.

—Mademoiselle, dit enfin Gironde, essayant vainement de refouler jusqu'au fond de son cœur l'amour impérieux qu'il éprouvait pour cette en-

fant ; mademoiselle, je suis heureux de vous rencontrer, car j'ai fait tout à l'heure mes adieux à Mme de Cheverny, et si j'étais parti sans vous revoir, vous qui vous êtes toujours montrée pour moi si bonne et si affectueuse, j'en aurais rapporté un éternel regret.

—Partir ? monsieur Gironde, dit-elle se rapprochant soudain et venant tout près de lui, que parlez-vous de partir ? Les manœuvres ne durent que trois semaines, et . . .

—Je ne parle pas des manœuvres, mademoiselle. La mort tragique de votre oncle m'a privé de la situation que j'occupais auprès de lui. Je suis donc sans place. Je serais bientôt sans ressources si je ne cherchais à utiliser mon intelligence et mon activité. J'ai résolu de quitter la France.

—Ah !

Elle s'assit lourdement dans un fauteuil, toute pâle, les yeux cernés. On eût dit que cette nouvelle l'avait brisée.

—Quitter la France ? Pourquoi ? Est ce donc utile pour vous ?

—Nécessaire, mademoiselle.

—Vous avez bien réfléchi ?

—Oui.

—Et c'est pour toujours ?

—Pour toujours.

Elle resta longtemps silencieuse. Elle souffrait visiblement. Elle gardait les yeux baissés, n'osant les relever sur Gironde, dans la crainte de lui montrer son amour. Et Gironde, lui-même, profondément ému, ne la regardait qu'avec crainte, considérant comme un crime d'avoir troublé le cœur de cette enfant. Elle murmura d'une voix mourante :

—Peut-être avez-vous raison. Vous êtes seul. Vous ne laissez derrière vous aucune famille. Vous êtes libre, indépendant. Vous faites bien, sans doute.

—Vous m'approuvez, mademoiselle ?

—Oui.

—J'en suis heureux. Comme vous le dites, je suis seul, sans amis et sans parents. Personne ne prend intérêt à moi, personne ne m'aime, je n'ai recueilli dans ma vie que la menue monnaie des camaraderies ordinaires. Je pars sans remords.

—Et sans tristesse ?

—Peut-être, dit-il d'une voix sourde. J'ai dit que personne ne m'aimait, je n'ai pas dit que je n'aimais personne.

Le cœur de Bernerette battit à lui faire mal.

—Alors, monsieur Gironde, vous aimez donc sans espoir ?

—Oui.

—Celle que vous aimez n'est pas libre ? Elle en aime un autre ? En dehors de cette raison, il n'y a pas d'amour sans espoir.

Il essaya de sourire, bien qu'il fût profondément bouleversé.

—Il y a bien aussi certaines difficultés qui viennent de la différence des situations, de la naissance, de la fortune.

—Ce sont des obstacles faciles à vaincre.

—Ils sont pour moi insurmontables.

—Vous vous découragez. C'est que vous n'aimez pas.

—J'aime ! dit-il simplement.

—Et vous partez ?

—Je pars.

—Mais si vous étiez aimé, sans le savoir ?

—L'ignorant, ma tristesse ne serait pas plus grande.

—Et si vous l'appreniez, vous resteriez sans doute ?

—Non, mademoiselle, je partirais.

—Alors, il y a, pour vous, d'autres raisons que celle de votre situation perdue et d'une autre situation à reconquérir ?

—Oui, dit-il d'une voix sourde.

—Des raisons bien puissantes ?

—Mademoiselle, je vous en prie, ne m'interrogez plus !

—C'est bien, monsieur, dit elle.

Elle se leva péniblement du fauteuil où elle était restée assise, pendant que lui s'était tenu debout devant elle. Elle était blanche et semblait frêle comme un lis. Elle garda le silence, les yeux demiclos. Puis doucement, avec un sourire d'un infini découragement :

—Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir adressé de pareilles questions, bien déplacées dans la bouche d'une petite fille. Vous êtes seul juge de votre cœur, et puisque vous estimez que votre devoir est de vous éloigner, eh bien, monsieur, éloignez-vous, mais en partant, ne jetez pas un regard derrière vous, parce que vous pourriez voir peut-être que les affections que vous laissez sont plus vraies et plus profondes que vous ne le pensez.

C'était un demi-aveu. Pouvait-elle parler plus clairement, dans l'innocence de son cœur ? Du reste, il l'avait compris. Il savait bien qu'il était aimé. Et elle venait, pour lui enlever tous ses doutes, de le lui dire ! C'était le bonheur qui s'offrait à lui ! C'était l'honneur aussi ! Et rien de tout cela ne lui était permis ! Telle était sa situation qu'il ne devait même pas paraître l'aimer, cette jeune fille ! ou bien il se fût trahi ! Des larmes lui vinrent aux yeux . . . Il la salua brusquement, pour dissimuler son émotion, et se hâta de sortir. Car il était envahi par une envie folle de se jeter aux pieds de Bernerette et de lui avouer son indignité, au risque d'attirer son mépris.

III

Quand il fut dans la rue, marchant d'un pas rapide, il se détourna et regarda la maison qu'il venait de quitter. Un rideau entr'ouvert se referma vivement. C'était le dernier adieu de Bernerette. Et Marguerite, entrant au même instant, trouva sa fille sanglotant, en proie à une crise nerveuse.

—Ma fille ! Bernerette ! Qu'as-tu donc ?

Elle mordait son mouchoir pour étouffer ses cris.

—Il part ! Il part !

—Qui ?

—Ah ! tu le sais, méchante, celui que j'aime.

Elle se cacha la tête dans le sein maternel. Et Marguerite, n'osant rien dire, épouvantée de la violence de cet amour, se mit à la bercer lentement, doucement, avec une infinie tendresse, comme lorsqu'elle était toute petite pour l'endormir.

Cependant, Patoche n'était pas heureux. Il avait compté sur son audace et sur sa chance pour faire vite sa fortune sur celle de Mme de Cheverny. Est-ce que la chance l'abandonnerait, à la fin ? Il n'avait pas réussi à rentrer en possession de ses billets, malgré la somme énorme qu'il avait offerte au banquier Smith. C'était un échec cela. Il se croyait encore rassuré de ce côté-là pourtant, car il supposait toujours les trois billets entre les mains du banquier de la rue d'Hauteville, mais s'il ne les recouvrait pas avant la fin de ce mois de septembre, époque de l'échéance, il était perdu, obligé de quitter la France et de fuir la justice.

Deux alternatives s'offraient donc à lui. Ou bien, il rachèterait ces billets et, sûr maintenant de l'avenir, il attendrait patiemment les événements, rôdant autour de Mme Cheverny comme une menace éternelle. Ou bien il ne s'occuperait plus de ces billets, essaierait d'arracher à Marguerite le plus tôt possible le plus d'argent qu'il pourrait et, avant l'échéance, passerait prudemment la frontière.

—J'aurai toujours le temps de prendre ce parti, se dit-il. Mais en attendant il me semble qu'il y a bien longtemps que cette chère comtesse n'a eu de mes nouvelles. Si je lui écrivais ?

Et tout de suite, il rédigea la lettre suivante :

—Madame, mon banquier vient de lever le pied, emportant avec lui tout ce que je tenais de votre bonté généreuse. Je suis de nouveau dans la misère la plus noire. A qui m'adresserais-je, madame, sinon à vous qui m'avez tant de fois déjà donné des preuves de votre sympathie ? Croyez, madame, que je suis loin d'être un ingrat. Je garde pour vous la plus vive reconnaissance, et j'irai prochainement vous exprimer, de vive voix, tous les sentiments qui animent mon cœur. Faites, madame, que ce jour-là ma requête ne soit pas vaine et que je trouve auprès de vous, en même temps que des paroles consolantes pour le malheur qui m'arrive, les deux cent mille francs dont j'ai besoin pour vivre heureux désormais, à l'abri de la misère, exempt de tout souci. Je suis si bien con-

vaincu que vous ne me refuserez pas que j'ose vous prévenir de mon arrivée, soit à Nancy, soit à votre campagne des Aulnaies, pour lundi prochain. M. de Cheverny étant aux grandes manœuvres, vous êtes libre pour trois semaines et rien ne vous sera plus facile que de réunir cette somme. C'est avec un profond respect, madame, que je suis votre humble et dévoué serviteur.

Patoche, on le voit, était impitoyable dans sa torture. Lorsque cette lettre parvint à Mme de Cheverny, Marjolaine était auprès d'elle. Jacques l'avait appelée. Il avait besoin de la voir, de reprendre du courage au serrement de sa douce main, de se réchauffer le cœur à son regard si plein de tendresse. Et, en effet, cela lui avait fait du bien, cela l'avait rendu plus fort pour supporter les injustes mépris qu'il sentait autour de lui. Et puis, une espérance était née dans son cœur, bien vague pourtant ! De la part de l'oncle César, Marjolaine lui avait dit :

—Ne perds pas patience. Il est possible que bientôt tout se découvre !

Il ne comprit pas très bien ce que cela voulait dire. Que découvrirait-on ? Mais il avait confiance dans l'oncle César. Il ignorait ses démarches ; il ignorait que le bonhomme fut extrêmement riche : il savait seulement qu'il était intelligent, pénétrant, rusé comme un singe. Et il se sentait aimé par ce rude fils d'Auvergne, comme le père Rourtard l'eût aimé lui-même, s'il avait été vivant. Il partit donc plus gai pour les grandes manœuvres.

Marjolaine avait voulu repartir aussitôt après avoir revu Jacques.

Mme de Cheverny avait tant insisté pour la garder auprès d'elle pendant quelques jours que Marjolaine avait accepté. Et si elle avait accepté c'est que Marguerite lui avait dit qu'elle allait aux Aulnaies, que les grandes manœuvres amèneraient très probablement le 145^e de ligne aux Aulnaies ou dans les environs et que de cette façon elle aurait une fois de plus l'heureuse occasion de voir son frère.

Marjolaine pouvait s'absenter à cette époque de l'année, sans dommage pour son commerce. Elle écrivit seulement à la première pour lui donner ses instructions. C'était une jeune fille très intelligente, nommée Louise, brune aux yeux rieurs, aux cheveux noirs, aux lèvres rouges et aux dents étincelantes, la bouche aux coins relevés. Marjolaine avait confiance en elle, la sachant très entendue aux affaires. Elle pouvait donc s'absenter à son aise.

Marguerite et la comtesse causaient au salon lorsqu'un domestique présenta quelques lettres à Mme de Cheverny. Parmi ces lettres était celle de Patoche. La comtesse reconnut tout de suite l'écriture, sa main trembla, ses yeux se voilèrent, son cœur se serra. La pauvre femme sentait autour de son cou se serrer tous les jours d'avantage les griffes de l'oiseau de proie. Que voulait encore ce misérable ? De l'argent, sans doute, de l'argent toujours ! Mais elle ne pouvait plus lui en donner ! Chacune de ces demandes, il le disait chaque fois, devait être la dernière. Et chaque exigence était suivie d'une exigence nouvelle. Elle était aux abois, en détresse, livrée sans défense à cet homme. Elle tournait et retournait la lettre dans ses mains, n'osant l'ouvrir. Il fallait s'y résigner pourtant, bien que cette lettre lui parût, plus encore que les précédentes, redoutable, comme si elle avait contenu, sous son enveloppe bénigne, les germes d'un drame qui allait briser des vies et des cœurs.

Elle déchira l'enveloppe. L'horrible lettre, sous chaque mot de laquelle Marguerite sentait la plaisanterie froide et impitoyable du grelin, elle la lut d'un seul regard. Et elle n'eut pas besoin de la relire. Elle sut tout ce qu'elle contenait. Le désespoir était si bien visible sur tous ses traits que Marjolaine s'aperçut tout de suite de son état.

—Qu'avez-vous, madame, vous souffrez ?

—Non.

—Mais si, vous êtes tremblante et pâle. Serait-ce une mauvaise nouvelle que vous annonce cette lettre ?

Marguerite ne répondit pas. Les yeux fixes, elle rêvait. Non, cet homme ne lâcherait jamais sa proie, jamais. Elle ne craignait pas d'être ruinée par lui. Ah ! s'il lui avait été facile d'user de sa fortune personnelle, elle aurait tout sacrifié, tout.

Mais l'homme ne serait jamais rassasié. Sans cesse il demanderait, chaque fois augmentant, menaçant toujours et prêt, le misérable sans pitié et sans cœur, à exécuter ses menaces ! Du reste, elle venait d'être prise d'un découragement immense. A quoi bon plus longtemps lutter ! Il arriverait un jour où, fatalement, elle succomberait, un jour où elle serait obligée de tout dire, pour échapper à Patoche. Ce jour, elle le voyait s'approcher ! Sûrement elle n'y échapperait, à la terrible révélation, que par la mort. Et elle songeait à mourir.

Marjolaine lui avait pris les mains et la regardait avec tristesse. Mme de Cheverny ne s'en apercevait même pas. Alors, Marjolaine lui parla avec douceur :

—Madame, vous êtes triste, je n'ai pas le droit de vous interroger, ni de provoquer vos confidences, vous me connaissez depuis si peu de temps ! Cependant si vous saviez combien je vous ai aimée tout de suite, en voyant que vous chérissiez mon frère Jacques presque à l'égal de l'un de vos enfants. Ah ! cette affection-là m'a été tout droit au cœur, croyez-le, chère madame. Et s'il était en mon pouvoir d'adoucir le chagrin que je devine en vous, je serais bienheureuse de le tenter.

Mme de Cheverny ne put s'empêcher de pleurer.

—Merci, ma bonne Marjolaine. Je suis en effet, bien malheureuse, et je me sens perdue.

—Perdue ! dit la jeune fille avec effroi.

—Oui, c'est fini, perdue, déshonorée, méprisée bientôt peut-être par ceux qui jusqu'aujourd'hui m'avaient aimée et respectée.

—Oh ! voilà qui n'est pas possible, madame !

La comtesse hochait la tête. Puis elle se mit à considérer la lettre de Patoche :

—Je n'y répondrai pas, pensa-t-elle, et je le fuirai, je ne puis plus rien lui donner, que la volonté de Dieu se fasse.

Puis, à Marjolaine :

—Mon enfant, nous partirons ce soir pour les Aulnaies, ainsi que je vous l'ai promis. J'ai besoin de solitude. J'ai besoin aussi de votre affection si dévouée. Et, là-bas, aux Aulnaies, quand nous serons seules, je vous ouvrirai peut-être mon cœur, vous raconterai mes angoisses, vous direz pourquoi, si souvent, vous m'avez surprise tout en larme.

Et le soir même, en effet, elles étaient parties. Mme de Cheverny s'imaginait elle qu'en s'éloignant de Patoche, elle se mettait hors de son atteinte ? Si elle avait eu cette espérance, elle eût été bien vite déçue, car elle trouva aux Aulnaies une lettre qui l'attendait, lettre qui n'était que le double de celle qu'elle avait reçue à Nancy. Patoche prenait ses précautions. Il voulait qu'elle fût bien avertie. Cela renouvela les terreurs de la comtesse.

—Il me tient, se disait-elle sans cesse, je ne lui échapperai jamais.

Toutes les campagnes qu'elles avaient traversées pour se rendre aux Aulnaies étaient occupées par les soldats. Artillerie, infanterie, cavalerie, train des équipages, ambulances, services spéciaux, tout cela encomrait littéralement les routes. Les grandes manœuvres sont intéressantes pour toute la France, mais plus particulièrement les grandes manœuvres du 6^e corps, placé à la frontière nouvelle, comme la sentinelle avancée de la patrie, destinée à recevoir le premier choc en cas de guerre avec l'Allemagne.

Lorsque Mme de Cheverny arriva aux Aulnaies, elle s'informa si l'on avait connaissance, dans les environs, du 145^e de ligne. On ne put la renseigner, mais le lendemain on lui remit une dépêche du colonel, lui apprenant que son régiment avait l'ordre d'occuper les hauteurs voisines des Aulnaies et de défendre le château contre une attaque supposée de l'ennemi. Le régiment camperait en plein air, bivouaquant, mais le colonel disait à Marguerite qu'elle verrait assurément Bernard et Jacques auxquels il serait facile d'obtenir la permission d'aller l'embrasser.

—Quel jour ? interrogea Marjolaine.

—Le 7 septembre, c'est-à-dire lundi.

Et la comtesse pensait, le cœur serré tout à coup, que ce jour-là, elle ne recevrait pas seulement la visite de deux êtres aimés, mais celle aussi de Patoche toujours aux aguets, toujours veillant.

Les jours s'écoulaient ainsi. Mais les angoisses

de Marguerite augmentaient au fur et à mesure que s'approchait la date fatale. Un mot laconique de Patoche qu'elle reçut le dimanche lui fit comprendre que l'homme se rappelait et ne pardonnerait pas.

—J'espère que madame la comtesse ne me refusera pas le service que je lui ai demandé. Donc, à demain sans faute, aux Aulnaies, où l'un de mes correspondants de Nancy m'a appris que Mme la comtesse était en villégiature en ce moment.

Marguerite était acculée à une situation sans issue. C'était fini. Elle n'avait pas même essayé de réunir la somme énorme que le misérable exigeait. Il ferait ce qu'il voudrait pour se venger. Elle s'abandonnait à sa détresse, sans se défendre. Et elle attendait, passive, le coup qui allait la frapper. Seulement, elle ne résistait pas, ce jour-là, au désir de verser dans le cœur de la douce Marjolaine la confiance de ses épouvantes et de ses désespoirs.

—Je ne sais ce qui arrivera, dit elle, je ne sais ce qui se prépare. Peut-être suis-je sous le coup d'un grand et irréparable malheur. Je vous avais promis, ma chère enfant de tout vous dire. J'ai confiance en votre loyauté et en votre tendresse.

—Parlez, madame, et si je puis vous être bonne à quelque chose.

—Hélas ! non, ni vous ni personne.

Elle essaya ses yeux. Des sanglots l'étouffaient.

—Ah ! le passé ! le passé ! murmura-t-elle. Personne n'y échappe. Vous croyez qu'il est mort, lorsqu'il se réveille tout à coup.

—Est-il donc des hommes assez cruels pour vous faire de la peine, madame ?

—Un homme, oui Marjolaine, un homme qui s'acharne sur moi, fort d'un secret qu'il possède, et qui abuse de ce secret, comme de ma faiblesse.

—Pourquoi ne pas vous confier à votre mari ?

—Ah ! c'est que justement ce secret n'est pas connu de lui, et il ne faut pas qu'il le soit, et j'aimerais mieux mourir que de le lui révéler. Ah ! ma pauvre Marjolaine, vous ne connaissez rien de la vie encore ! Vous aviez cru que j'étais heureuse, n'est-ce pas ?

—Certes ! N'avez-vous pas tout ce qu'il vous faut pour cela ?

—C'est ma vie, cela, mon enfant. En apparence tout pour être heureuse, et misérablement désespérée, au fond. Pourtant, il faut bien que je le dise, pendant vingt ans les regrets, les souvenirs, les remords s'étaient adoucis, presque effacés.

—Les remords !

—Oui. J'avais cru, à force de tendresse et de dévouement, réparer la faute autrefois commise. Je m'étais promis d'y consacrer toute ma vie. L'amour de mon mari, l'affection de mes enfants, tout cela me faisait l'existence très douce, et j'étais presque heureuse, autant que je pouvais l'être avec mes souvenirs. Mais cela n'était pas juste, sans doute, et un homme est apparu qui depuis quelques mois me torture.

—Son nom ? le nom de ce misérable ?

—Vous le connaissez, Marjolaine. Son nom est revenu plusieurs fois sur vos lèvres, il vous a rendu service lorsque vous avez voulu vous établir à votre compte et acheter un magasin de modes.

—Patoche.

—Oui, Patoche est un misérable et un lâche. Ecoutez-moi.

(A suivre)

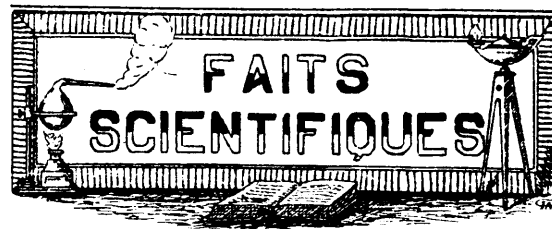
Le rêve est le pain quotidien de l'existence.—G. DROZ.

On ne persuade les sots qu'avec des sottises.—JULES BAGET.

Il ne faut pas juger les choses d'un temps avec les idées d'un autre.—JULES TROUBAT.

Avec tous les progrès des sciences, l'homme n'arrive qu'à se trouver un peu plus à l'étroit sur la terre.—G. TOURNADE.

J'ai très peu besoin de reconnaissance, et je suis assez indifférent à la critique.—Prince de BISMARCK.



NOUVELLE INDUSTRIE.—Il vient de se former, en Floride, une société ayant pour but l'élevage des alligators ou crocodiles d'Amérique et l'utilisation de leur peau. Les alligators vivants seront parqués dans une ferme à laquelle sera annexée une tannerie et une fabrique pour mettre en œuvre les peaux tannées dont on fera des portefeuilles, des porte-monnaies, chaussures, etc.

PROGRÈS DE LA RACE NOIRE.—Un ancien conférencier anglais disait qu'avant peu de siècles, la race nègre aurait complètement dominé et supplanté la race blanche dans les Indes Occidentales ou Antilles anglaises. Cette prédiction s'est réalisée presque en entier. En 1858, ces îles renfermaient 4,500 Européens et 1,500 Africains. En 1800, on y trouvait 30,000 blancs et 300,000 noirs et le dernier recensement a donné : blancs, 14,433 ; mulâtres ou sang mêlé de blanc et de noir à divers degrés, 109,946, et noirs purs, 444,186. On y trouve aussi, d'après ce recensement, 12,240 Chinois.

LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES.—D'après une statistique, le développement des fils télégraphiques dans le monde entier serait de 2,500,000 milles, c'est-à-dire assez pour faire cent fois le tour du globe terrestre ou pour embrasser cinq fois la terre et la lune dans un fil continu, et les États-Unis avec le Canada entrent là dedans pour 34/100. Abstraction faite de la part de ces deux pays où les lignes télégraphiques sont entre les mains de différentes compagnies, les divers gouvernements sont eux-mêmes propriétaires des lignes télégraphiques pour un montant de 95 %.

NEIGE PERPÉTUELLE.—Dans toutes les parties du monde où il existe des chaînes de montagnes très élevées, on rencontre des glaciers ou amas de neiges permanentes sur les sommets, mais à des altitudes différentes suivant les régions. Ainsi dans les Alpes, la limite des neiges perpétuelles se trouve à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer pour le versant nord, et à 3,800 pieds pour le versant sud. Dans les Pyrénées, cette ligne est à environ 8,950 pieds ; dans les Caucases, de 10,000 à 11,000 pieds ; dans les Himalayas au sud, à 12,980 pieds, et au nord à 19,620. Dans les Cordillères des Andes, en Bolivie, à l'est, à 12,920 pieds et à l'ouest à 19,520 ; au Chili près de Santiago, 12,870 ; au Mexique, 14,760. En Norvège, au sud, à 5,000 pieds et au nord, à 2,300 pieds ; au Kamchatka, 5,200 pieds et en Alaska, 5,200 pieds.

VALEUR DE L'ARGENT.—La valeur de l'argent a beaucoup varié avec les temps. A l'époque d'Abraham, une once d'or valait 8 oz d'argent ; 1000 ans avant Jésus-Christ, il fallait 12 onces d'argent pour une d'or ; 500 ans plus tard, il en fallait 13 onces et au commencement de l'ère chrétienne, 9 onces. En l'an 500, 18 onces d'argent valaient une once d'or ; en 1100, 8 onces ; en 1400, 11 onces ; en 1454, la valeur de l'or n'était que 6 fois celle de l'argent et dans le siècle suivant, époque de la découverte du Mexique et du Pérou, on pouvait obtenir une livre d'or avec deux livres d'argent. En 1600, l'or avait regagné beaucoup de terrain et valait 10 fois plus que l'argent ; en 1725, treize fois plus, juste comme 500 ans avant Jésus-Christ. Au commencement de ce siècle il arriva à 15 fois plus, et depuis 1876 l'or a atteint la plus haute valeur qu'il ait jamais eue étant vingt fois celle de l'argent.

DANS UN FROMAGE.—M. Adametz vient de publier, dans la *Nature*, le résultat de ses recherches microscopiques sur les êtres animés qui existent dans le fromage. Dans son étude sur l'Emmenthal, variété du fromage de Gruyère mou, il a trouvé les résultats suivants pour chaque gramme ou vingt-huitième d'once, une once valant 28 grammes : fromage frais 90,000 à 140,000 (par once 2,500,000) microbes ; cette population s'accroît rapidement avec le temps, ainsi, le même fromage vieux de 71 jours a donné 800,000 microbes au gramme ou plus de 22,000,000 par once. Dans un fromage mou de 25 jours plus dense que le précédent, M. Adametz a trouvé 1,200,000 par gramme (33,600,000 à l'once), et à 45 jours, 2,000,000 (56,000,000). Mais la population du fromage n'est pas également répandue dans toutes les parties, cette population étant au maximum vers les parties extérieures et allant progressivement en diminuant en gagnant le centre, les parties avoisinant la circonférence donnant de 3,600,000 à 5,600,000 microbes par gramme dans les fromages mous (100,000,000 à 150,000,000 par oz.). En prenant la moyenne de ces données, nous trouvons que douze onces de ce fromage ont une population de microbes égale au moins à la population humaine qui habite actuellement la terre. Vraiment, la science nous en apprend de belles, et beaucoup seraient tentés de regretter le bon vieux temps de l'ignorance naïve où le microscope n'avait pas été inventé et où chacun pouvait manger à son goût sans s'inquiéter des animalcules ou des champignons invisibles qui pullulaient dans les aliments à notre insu.

Oct. Currier.

UNE AVENTURE DE CHASSE

A CHEVAL SUR UN ALLIGATOR

Tarascon n'a pas le monopole des Tartarin, s'il faut en croire le *Naval and Military Magazine*. Voici l'anecdote contée par cet aimable recueil. La scène se passe à la Guyane anglaise :

Je chassais en bateau, dit le capitaine Walmer, et je me trouvais près d'une petite île, au moment où un superbe vol de canards sauvages passait au-dessus de ma tête. Je lâchai mon premier coup de fusil avec tant d'à-propos que le second eût été inutile : un véritable sentier se trouvait tracé à travers la masse des infortunés volatiles. Ils tombaient en grand nombre sur l'îlot : j'y pris pied pour ramasser mon butin.

Cette opération exigea quelques minutes. Quand je voulus me rembarquer, je constatai que mon canot était à la dérive. Je le voyais arrêté sur une touffe de roseaux, à une quarantaine de mètres.

—Bon pensai-je, il va falloir se mettre à la nage !

Je commençais de me dévêtir, quant à mi-chemin entre mon canot et moi, je découvris un objet qui me glaça de consternation et d'alarme. C'était un énorme alligator, allongé comme un tronc d'arbre à la surface de l'eau et qui fixait sur moi ses petits yeux féroces. Notez qu'il était de la grande espèce, *crocodius lucius*, dont la tête ressemble à celle d'un colossal brochet. Mon affaire était claire, si je me mettais à l'eau : happé d'une bouchée ! or, il n'y avait point d'autre route pour rejoindre mon canot.

La perspective de servir de déjeuner au personnage me tentait modérément. Je me décidai à temporiser. Il faisait une chaleur accablante ; en dépit de la soif qui me consumait, je savais gré au soleil de briller sur ma tête et je ne songeais pas sans terreur aux affres de la nuit, s'il fallait qu'elle me trouvât là. A tout hasard, je me déterminai à construire au sommet de l'îlot, avec de grosses pierres, une sorte de fortin où je me réfugiai avec mon fusil chargé d'un coup et mes dix à douze canards.

La nuit vint, puis le sommeil, un sommeil troublé par les cauchemars les plus lugubres. Je me réveillai brisé de fatigue, comme le soleil reparait à l'horizon. Mon premier regard fut pour le canot. Il était toujours là, immobile entre les roseaux. Quant à l'alligator, il avait disparu, mais une demi-douzaine de ses frères, rangés, sur l'île même, au bord de l'eau, semblaient attendre qu'il me plût de sortir de mon refuge. Visiblement, ils me considéraient comme leur proie naturelle. Il faudrait bien que je me décidasse à venir à eux ! Impossible de songer à me rapprocher de l'eau pour rafraîchir mes lèvres desséchées. La soif devenait insupportable. Je pris mon couteau de poche, j'ouvris un des canards et, appliquant sa chair saignante sur ma bouche, je suçai tout ce que je pus y trouver humide. Ces canards étaient désormais ma seule ressource.

Oh ! l'affreuse journée que je passai là, les yeux malades à force de regarder l'horizon, le corps endolori de cette nuit sur la dure, rongé par l'anxiété, la fièvre et la faim.

Les alligators s'étaient replongés dans l'eau, mais de temps à autre leur horrible tête émergeait, les yeux toujours fixés sur moi, à ce qu'il me semblait, comme pour savourer leur proie par avance.

Pour la seconde fois, la nuit arriva avec son cortège de terreurs que le sommeil finit enfin par vaincre. Quand le jour reparut, j'étais fou de soif et de faim : j'en oubliais tout le reste, tout, excepté la haine particulière que m'inspirait un des alligators, un monstre qui ne me perdait pas de vue et que je retrouvais immobile, à la même place, toutes les fois que je regardais de son côté. J'en vins à rêver de l'exterminer, dussé-je payer de ma vie cette satisfaction de ma haine et servir de proie au reste de la bande.

Dans cette pensée, j'employai ce qui me restait de forces à élever un second retranchement de pierres tout près du rivage, à cinq ou six mètres du bord. Je choisis une couple de mes canards, et après les avoir plumés, je les déposai tout au ras

de l'eau ; après quoi je me hâtai de retourner m'embusquer derrière le petit mur de pierres sèches. Mon fusil, toujours chargé d'un côté, était auprès de moi. J'attendais l'ennemi.

Une heure s'écoula, puis une autre heure, et je commençais à désespérer du succès, quand enfin un remous se fit dans l'eau et bientôt l'abominable museau du monstre parut à la surface. C'étaient bien ses yeux sans éclat. Pendant une grande demi-heure il se tint immobile. Assurément il ne pouvait pas me voir ou il aurait battu en retraite ; mais il était prudent rusé au delà de toute expression. Enfin, il me parut qu'il se rapprochait insensiblement de l'appât et arrivait à portée des deux canards. Quand il en fut tout près, la voracité fut plus forte que la prudence, et soudain je vis les colossales mâchoires s'ouvrir dans toute leur largeur. Je pris guère le temps de les contempler. Mon fusil était déjà épaulé, glissé dans l'intervalle de deux pierres : je déchargeai mon unique coup, droit dans la gueule ouverte.

La queue du monstre battit l'eau, une trombe s'abattit sur moi et me mouilla jusqu'au derme. Puis, tout retomba dans le silence et l'immobilité. L'alligator était là, devant moi, les yeux toujours ouverts et sans plus ni moins d'éclat qu'avant d'avoir reçu ma décharge. Je n'osai pas bouger.

Une autre nuit s'écoula. Il fallut me décider à dévorer un des canards crus. Puis, le jour revint et l'ardent soleil reprit son œuvre.

Bientôt j'acquis la certitude que le monstre était bien mort. Sous l'action de la chaleur et de l'eau combinées, il enflait... Je le voyais d'heure en heure flotter plus légèrement à la surface. Un frisson d'espoir parcourut tout mon être : si j'avais, sans y songer, trouvé une planche de salut ! Si cette carcasse gonflée de gaz pouvait me servir de radeau !

Je me harsardai à sortir de ma cachette ; je saisis la queue de l'alligator : l'énorme masse vira légèrement sur l'eau. Certes, elle aurait pu porter un autre poids que le mien ! Je m'élançai sur cette monture et m'aidant de la crosse de mon fusil comme d'une pagaie, je gouvernai droit sur mon canot.

J'étais sauvé. Mon histoire est dite.

PROPOS DU DOCTEUR

CONTRE L'EMBARRAS GASTIQUE.—On désigne sous le nom d'embarras gastique une sorte d'indigestion chronique qui affecte l'estomac ou l'intestin, souvent les deux à la fois. Cet état peut résulter d'excès de table, de fatigues, ou compliquer des maladies aiguës, angine, bronchite, pneumonie, etc.

Si l'estomac est spécialement affecté, il y a perte de l'appétit, céphalalgie, amertume de la bouche, enduit blanchâtre ou jaunâtre sur la langue, nausées, sensibilité de l'épigastre ; si les troubles ont pour siège l'intestin, on constate : lassitude, flatuosités, borborygmes, tension de l'abdomen, douleurs vagues dans les cuisses et les jambes.

Dans le premier cas, on administre un vomitif ; dans le second, un purgatif ; ou mieux on donne, dans tous les cas, un vomitif d'émétique et le lendemain un purgatif. La limonade est la boisson la plus agréable et la plus utile.

DE LA ROUGEUR DE LA PEAU.—La rougeur anormale de la peau est toujours appréciable, de même que la pâleur, aux lèvres, aux joues, aux oreilles et aux conjonctives. Les personnes dont le visage est souvent exposé à l'air présentent ordinairement un teint rouge vif ; celles qui sont exposées à la chaleur rayonnante offrent souvent les mêmes particularités, tels les forgerons, cuisiniers et cuisinières aussi.

La rougeur du visage dépend de la dilatation active des petits vaisseaux, elle se produit fréquemment chez les jeunes filles à l'occasion d'un rien, d'un regard, d'un mot flatteur, d'un silence, d'une entrée dans un salon, de la présence d'une personne, enfin à l'occasion d'un rien ou, si vous voulez le préférer, à l'occasion de tout : c'est le rouge de la pudeur qui tantôt est uniforme, tantôt forme

des plaques. Je reçois régulièrement des lettres où de nombreuses correspondantes me demandent à ne pas rougir. A ne pas rougir, malheureuses ! mais la timidité, la pudeur, le rouge au visage, c'est le charme de la femme ; demandez donc au coquelicot de ne pas rougir, à la violette d'être pâle. Plaignez, plaignez celles qui ne savent plus rougir.

Mais il est des lectrices qui se plaignent de rougir régulièrement après chaque repas ; celles-là rougissent parce qu'elles ont des digestions pénibles.

Mais pourquoi, jeunes, digèrent-elles mal ! Allons, mesdemoiselles, ne serrez donc pas tant les lacets de vos corsets ; consentez à faire moins fine taille, et vous ne rougirez plus après chaque repas.

Si ce n'est pas la cause, c'est que vous êtes trop préoccupées et qu'il faut ne pas trop penser à X. Y. Z. ; ou bien vous êtes un peu anémiques ; prenez alors du fer, du quinquina, une eau minérale digestive à vos repas.

Enfin, il est des personnes dont le front ne rougit plus, mais dont le nez accapare à lui tout seul ce privilège ; vous les connaissez ces nez fleuris qui s'épanouissent au milieu de la face comme un coquelicot au milieu d'un champ de blé ; ce sont les nez des personnes qui aiment bien boire la goutte. Avis aux amateurs de nez artistique.

QUELQUES CONSEILS.—Un quart de verre d'eau, bu lentement ou à petits coups, éteindra mieux la soif qu'un plein verre avalé d'une seule gorgée. Essayez-en une seule fois et vous serez vite vaincu. Boire à longs traits et manger vite sont une cause fréquente de dyspepsie. On peut attrapper une grave et même fatale maladie en engloutissant de grandes quantités d'eau froide lorsqu'on est échauffé, en même temps qu'en agissant de la sorte on augmente plutôt la soif que de l'éteindre. Abandonnez cette manière de boire à longs traits ; prenez le temps de goûter ce que vous buvez et d'en profiter, et vous ne serez pas tenté de revenir à vos pernicieux procédés. Quand vous trouvez de l'eau en abondance, avant de boire, lavez-vous les mains et la face sans cependant vous exposer à vous glacer la tête et les poignets. Tenez les cheveux du sommet de la tête légèrement humides et vous souffrirez comparativement peu à la chaleur. Une boisson saine et très rafraîchissante, pour ceux qui aiment le goût du houblon, s'obtient en plaçant quelques fleurs de houblon dans un pot d'eau quelques heures avant de boire.

REGLEMENT LIBERAL

Je, soussigné, par la présente désire faire connaître à mes amis que grâce à la libéralité de la Compagnie d'Assurance Western, si avantageusement représentée en cette ville par Monsieur J. H. Routh & Cie, j'ai été entièrement remboursé de la perte dont j'ai souffert par l'incendie du 1er juillet dernier, qui consuma l'entrepôt où mon foin était emmagasiné et sur lequel je n'avais pas d'assurance.

Je fais toutes mes affaires d'assurance avec la Western par l'entremise de M. Arthur Hogue, agent du département français, et je leur avais dit que j'assurerais tout mon foin avec eux aussitôt qu'il serait entré en entrepôt, mais malheureusement il brûla avant que j'eus le temps de l'assurer.

Je considère que la conduite de la Western envers moi a été très généreuse, et parle haut en faveur de cette compagnie, et je crois de mon devoir d'inviter avec instances mes amis à s'assurer dans cette Compagnie : car ils constateront, s'ils ont le malheur de souffrir d'un incendie, qu'ils sont libéralement et impartialement traités par la Western.

LOUIS ROCH,
Marchand de foin et de grain en gros.
12, rue Maisonneuve, Montréal.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législature de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

UN HOMME HEUREUX

Ce que rapporte un dollar à un habitant de cette ville.—Andrew Anderson, un suisse qui habite rue Elm, en cette ville, est un des hommes les plus heureux de la terre. Depuis deux ans et trois mois il achetait tous les mois un billet de la Loterie de la Louisiane. Le mois dernier les journaux ont annoncé à M. Anderson que le billet No. 35,287 avait gagnée un prix de \$50,000 et son étonnement a été grand car pour sa piastre il avait eu un vingtième de ce billet. Il a donc touché \$2,500. Il s'est empressé d'aller déposer cette somme à la banque en attendant une bonne occasion de la mettre à profit.—Poutucket (P. I.) Times, 14 juin.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il eststré agré-able à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

STENOGRAPHIE.—Leçons de sténographie, à domicile, par correspondance ou autrement. Méthode simple et rapide applicable aux deux langues; système merveilleux d'abréviations; par un sténographe d'expérience membre de l'Institut Sténographique des deux Mondes, de Paris. S'adresser à J. N. MARCIL, 1149, rue St-Jacques, Montréal.

\$2.25
CHEMISES BLANCHES
Devant plissé, pour
\$1.25
— SIX POUR \$6.75 —
GUIMOND
15 ST-LAURENT
Chemises sur commande \$1.50

Alcide Chausse
Architecte
No. 154, Rue St-Catherine,
Montréal.
Téléphone Bell 6504.

SOYEZ PRUDENT

Il a été prouvé par des milliers de personnes surtout en temps de canicule que l'Huile Electrique Magicienne de Bourk était sans égal pour la prompte guérison d'une foule de maladies contractées en temps de canicule, telles que: Dyarrhée, Collique, Indigestion et une foule d'autres maladies trop longues à énumérer ici.

Par son emploi, surtout au début de la maladie, la guérison est certaine et instantanée surtout quand elle est employée à double direction.

Essayez-en une seule bouteille et vous vous convaincrez de la vérité, et vous ne voudrez pour aucun argent vous priver de ce grand protecteur qui vous évitera d'une foule de maladies dont vous souffriez des mois autrefois, et que ce remède vous guérira à l'instant même.

Cette avance est faite simplement sur les certificats et témoignages de reconnaissance pour l'introduction de ce remède que nous recevons chaque semaine.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

ELZ. BROCHU
Propriétaire-Fabricant
N.-D. LEVIS.
Défiez-vous des contrefaçons.



Unique voie ferrée donnant accès aux magnifiques Placés d'Été et aux Régions Forestières et Agricoles au Nord de Québec.

Magnifiques TERRES A BLE actuellement offertes en vente par le Gouvernement Provincial. Rails d'acier, Ponts en acier et en fer.

Trains Express direction Nord et Sud tous les jours. Taux réduits accordés aux sportsmen.

Voyez notre indicateur.
ALEX. HARDY,
Agent général du fret et des passagers.
J. G. SCOTT,
Secrétaire et Gérant.

A. HURTEAU & FRERES
MARCHANDS DE BOIS DE CIAGE
22, rue Sanguinet, Montréal
Coin des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LES AMERS INDIGENES!

Le plus économique en même temps
que le plus efficace tonique stomachique et digestif.

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts, seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

S. LACHANCE,
PROPRIÉTAIRE,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK
Pension privée : Antoine Jungbluth
80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent, Prop.
RIVIERE-DU-LOUP EN BAS
HOTEL TALBOT

FRASERVILLE HOTEL
JOS. DESLAURIERS, Propriétaire

TROIS-PISTOLES
HOTEL LAVIGNÉ

QUEBEC
Hôtel du Lion d'Or, E.-G. BOULÉ & Cie. pr.
105, Grande Allée, Québec

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET
Rue Saint-Jouis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUEU
Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.

N.-D. DE LEVIS
ELZ. BROCHU, Photographe
Propriétaire de l'Huile Electrique Magicienne de C. Bourk, N.-D. de Lévis, P.Q.

STE-ANNE DE BEAUPE
Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS
Propriétaires

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL
THE BRITISH CIGAR STORE
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT VICTOR
591, rue Lagachetière

CHAUSSURES
J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherin

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL

Sea Innchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal

HOTEL RICHELIEU
ISIDORE DUROCHER & CIE
MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER
Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

J. BISAILLON,
1599, Rue Notre-Dame
Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Tournets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

X. Z. GERMAIN,
1396, Rue Sainte-Catherine
MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN

Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et Évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 — RUE SAINT-JACQUES — 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher, Chambre et 4

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

DURANT LE MOIS D'AOUT

Nous continuerons d'offrir la balance de nos marchandises d'été, à des réductions sans précédents, afin de faire place pour nous marchandises de notre importation pour l'automne.

Grands avantages dans tous les départements.

Rideaux ! Rideaux !
Nous continuerons de vendre nos rideaux et tapis de tables à une réduction de 25% jusqu'à écoulement ayant décidé de discontinuer cette ligne faute d'espace. Nous avons encore un grand choix de ces marchandises.

Rideaux en net blanc et écu à \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.80, \$2.35, jusqu'à \$10. Prix réduits à 75c, 94, \$1.13, \$1.30, \$1.77.

Rideaux en chenille soie
Pour portières, à \$8.50 et \$9.50. Prix réduits, \$6.38, \$7.12 la paire.

Rideaux mousseline madras
3 verges largeur, 75c la paire.

20 Douzaines
de Todies pour chaises et sofas, en madras avec franges de couleurs assorties. Prix depuis 50c à 85c. Votre choix maintenant pour 25c.

Franges en laine fantaisie
A MOITIÉ PRIX
Prix réduits depuis 10c la verge.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix

mandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

POUR
Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatisme
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Colonne Carsley

FERMETURE A BONNE HEURE

Pendant le mois d'août nos magasins fermeront tous les jours à 5½ P.M. excepté le Samedi, jour où nous fermons à 1 heure P.M. L'an dernier nous avons inauguré un nouveau système de fermeture à bonne heure, savoir : Fermer notre établissement à 5½ P.M. tous les jours et le samedi à 1 heure pendant le mois d'août. Cette expérience a eu un si grand succès et a été tellement appréciée et a paru un tel bienfait à nos employés, que nous sommes décidés de l'adopter encore cette année. Afin d'atteindre ce but, nous prions respectueusement nos pratiques de faire leurs achats avant 5½ P.M. excepté le Samedi jour où nous fermons à 1 heure P.M.

S. CARSLY.

La grande vente de coupons commence tous les matins

S. CARSLY.

Coupons d'étoffes à robes
Coupons d'étoffes à robes

De 1½ à 5 verges
De 1½ à 5 verges

De 5 à 8 verges
De 5 à 8 verges

De 12 à 16 verges
De 15 à 16 verges

S. CARSLY.

Coupons d'étoffes à Robes
Coupons d'étoffes à Robes

Coupons d'étoffes à Robes
Coupons d'étoffes à Robes

Coupons d'étoffes à Robes
Coupons d'étoffes à Robes

Coupons d'étoffes à Robes
Coupons d'étoffes à Robes

S. CARSLY.

Grande vente de coupons
Grande vente de coupons
Grande vente de coupons :

S. CARSLY.

Venez chez S. Carsley
Venez chez S. Carsley

A la grande vente de coupons
A la grande vente de coupons

Pour épargner votre argent
Pour épargner votre argent

En profitant
En profitant

D'une chance inouïe
D'une chance inouïe

S. CARSLY.

Demandez des coupons
Demandez des coupons

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, J. H. ROUTH & Cie.,
Agent du département français. Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

19214



Si vous vous apercevez que vos forces diminuent, faites usage du

Du Johnston's Fluid Beef

DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chaiboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES. SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST. GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU BAUME DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

| | | | |
|---|--|--|---|
| <p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES. DEPOT CHEZ</p> | <p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p> | <p>N'oubliez pas de demander les petites pilules de la montagne verte de GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPÉPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES-ADOSE</p> | <p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p> |
|---|--|--|---|

LYMAN, FILS & Cie 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS
PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française Glycérine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRÉSOLES—10

811554 des Sœurs)

MONTREAL

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. J. J.
J. J. J.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses :

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, 9 SEPTEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chacun. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Ventieth, \$1

LISTE DES PRIX

| | |
|------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000 est..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE 100,000 est..... | 100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000 est..... | 50,000 |
| 1 PRIX DE 25,000 est..... | 25,000 |
| 2 PRIX DE 10,000 sont..... | 20,000 |
| 5 PRIX DE 5,000 sont..... | 25,000 |
| 25 PRIX DE 1,000 sont..... | 25,000 |
| 100 PRIX DE 500 sont..... | 50,000 |
| 200 PRIX DE 300 sont..... | 60,000 |
| 500 PRIX DE 200 sont..... | 100,000 |

PRIX APPROXIMATIFS

| | |
|------------------------------|--------|
| 100 PRIX DE \$ 500 sont..... | 50,000 |
| 100 PRIX DE 300 sont..... | 30,000 |
| 100 PRIX DE 200 sont..... | 20,000 |

PRIX TERMINAN

| | |
|-----------------------------|----------|
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | \$99,900 |
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | \$99,900 |

3,131 prix se montant à \$1,051,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville comté, rue et numéros.

Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours ; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1895.